

# LA BONNE PAROLE

## ABONNEMENTS :

Canada et Etats-Unis, 50 cts  
Etranger, - - - 80 cts

## ORGANE DE LA FEDERATION NATIONALE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Vol. II

OCTOBRE 1914.

No. 8.

## ABONNEMENTS ET REDACTION :

Chambre 14, Monument National,  
Boul. St-Laurent, Montréal. Tél. Main 7122.  
Heures de Bureau de 9 h a.m. à 1 h p.m.

## SOCIETES FEDEREES

## REVUE MENSUELLE

## SOMMAIRE

Les dames patronnesses des  
oeuvres suivantes :  
Institution des Sourdes-  
Muettes,  
Crèche de la Miséricorde,  
Nazareth,  
Hôpital Notre-Dame,  
Hospice St-Vincent de Paul,  
Hôpital Ste-Justine,  
La Providence et  
Les Incurables.  
Fédération paroissiale de  
l'Enfant Jésus,  
Fédération paroissiale du  
Très Saint Nom de Jésus  
de Maisonneuve,  
Fédération paroissiale de  
Saint Henri.  
Fédération paroissiale de St-  
Jean-Baptiste.  
Fédération paroissiale de St-  
Vincent-de-Paul.

Cercle des demoiselles de St-  
Pierre,  
Cour de l'Immaculée Con-  
ception.  
Le Foyer.  
Patronage d'Youville.  
Les Ecoles ménagères.  
Cercle d'Etudes Notre-  
Dame.  
Association des Institutrices  
catholiques.  
Association des employées  
de manufacture.  
Association des employées  
de magasin.  
Association des employées  
de bureau.  
Association des femmes d'af-  
faires.  
L'Assistance Maternelle,



Entre nous . . . . . *Mme Huguenin.*  
La Croix-Rouge . . . . . *Lady Drummond.*  
La Femme doit-elle travailler. *J. Zamanski.*  
La Fête du Travail. . . *Un ami des ouvriers.*  
Une œuvre de paix. . . . . *Justine Hardel.*  
Lettre à mon amie. . . . *Marie-Claire Daveluy.*  
Paysage algérien. . . . . *Jules Lemaître.*  
L'Isolée. . . . . *Jacqueline.*  
Chronique des œuvres. — Notre Courrier.  
La Ligue Patriotique des Françaises.  
*Berthe Dalys.*  
Choses d'âmes. . . . . *J. Laureo.*  
Œuvre de secours.

## —❖— ENTRE NOUS —❖—

En face de la détresse épouvantable dont l'univers entier semble envahi, la Fédération Nationale ne pouvait rester indifférente et inactive. Sitôt la déclaration de guerre proclamée, elle eut un grand élan vers tous ceux qui allaient souffrir, et nous savons combien ceux-là sont nombreux. Des projets furent élaborés que la situation ne permit pas de réaliser tout de suite, mais lorsque la saison nous ramena nos membres les plus dévoués, la besogne toute préparée se distribua, et deux comités de prime importance, furent les premiers institués : celui du Fonds patriotique dont notre Présidente générale, Madame Gérin-Lajoie, prit la présidence active, et celui de la Croix-Rouge, dont l'on me confia l'organisation.

Jamais, je dois l'avouer, depuis quinze ans que je m'occupe d'œuvres, dans Montréal, je n'ai trouvé, même chez les plus ferventes de la charité, un tel besoin d'être à la tâche, et de faire sa part, si petite soit-elle, dans l'immense travail confié à la bonté des femmes. D'ailleurs, il semble bien que dans ce comité de la Croix-Rouge, toutes les parts se taillent larges, magnifiques et généreuses. Il ne s'agit pas d'en faire le moins possible ; il s'agit d'en faire le plus possible, et je sais des femmes qui, depuis l'institution de nos comités de couture, n'ont pas perdu une seule minute de leur temps, anxieuses de calmer les grandes souffrances dont l'écho nous parvient semblable à un râle, à une supplication, à un appel !

L'historique de notre comité se résume en quelques mots. Déjà un comité de la Croix-Rouge s'était formé ici, chez nos compatriotes anglais ; on nous offrit de former un comité à part qui serait régi par l'autorité d'un comité de finances commun. Naturellement la part, de cette façon nous aurait été faite plus belle et plus consolante. Seulement nous avons fait le sacrifice momentané de cette organisation, quitte à y revenir plus tard, parce que nous avons compris que les formalités à remplir auraient entravé une action que nous voulions vive et efficace. Et alors nous avons offert tout humblement notre aide, sentant qu'en ces heures critiques, nous devons oublier nos justes prétentions, pour servir le plus rapidement possible la cause de l'humanité qui souffre, et nous avons dit aux dames anglaises, que nous travaillerions avec elles, et que notre intention dépassait les limites longues à franchir de la fondation d'un chapitre dans la

Croix-Rouge.

Nous comprenions assez la hâte de nos Canadiennes-françaises à se dévouer à cette œuvre, pour savoir que cette attitude désintéressée serait en l'occurrence, jugée plus courageuse, plus digne que toute autre. Cette sorte d'infériorité que nous acceptons librement, dans notre impétueux désir de dévouement, devait nécessairement comporter des sacrifices que nous avons allégrement acceptés d'avance. Nous qui servons dans la Fédération Nationale, sous des règlements si parfaitement mesurés et établis, et qui avons acquis le sens de la méthode, nous avons en quelques jours, institué nombre de comités qui se sont mis à la tâche avec une ardeur admirable dans un besoin de soulager l'immense souffrance qui plane au-dessus des champs de bataille. Cette expérience nous aura servi à comprendre notre puissance dans les organisations, puissance qui n'est inférieure à aucune autre, je le proclame fermement, et que l'on ne devra plus jamais laisser abaisser ou diminuer.

Donc nous nous sommes mises à la tâche, avec une ardeur si grande qu'en quelques jours nos finances au chiffre de 650 piastres, converties en flanelle, laine et coton, ces choses étaient distribuées dans ces comités publics et privés que le zèle de nos Canadiennes-françaises a fondés en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Nous remercions toutes celles, et elles sont certainement 800, et peut être davantage, qui sont à travailler pour les blessés, qui sur le sol de France et de Belgique se battent comme des héros pour le triomphe de cette guerre que les alliés ont bien raison d'appeler une guerre sainte !

Nous les femmes, notre arme c'est la charité envers tout ce qui souffre, penchons-nous donc, consolantes, vers ces lits où gémissent nos blessés, et apportons à leurs souffrances, notre dévouement très fier de se donner à ces héros, grands ou petits, qui se battent pour garder au monde, la lumière et la beauté, sans lesquelles la vie deviendrait impossible à vivre...

Faisons-nous les servantes de la Croix-Rouge, et c'est ainsi qu'en cette époque sanglante et terrifiante, nous satisferons à notre besoin d'être des mères pour tout ce qui est devenu fragile et souffrant !

*Madeleine G.-Huguenin.*

## LA CROIX-ROUGE

*Allocution prononcée en français par Lady Drummond, à la réunion du comité de la Croix-Rouge des Canadiennes-Françaises de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste.*

Mesdames :—

Je vous remercie vivement de l'honneur que vous m'avez fait en me demandant de venir aujourd'hui parmi vous pour vous expliquer l'œuvre de l'Association de la Croix-Rouge. Quand Florence Nightingale entreprit de soigner les soldats blessés et malades pendant la guerre de Crimée, personne jusqu'alors n'y avait pensé. Un blessé devenait une chose inutile, d'aucune valeur et dont personne ne songeait à s'occuper. Honneur et gloire à la première femme qui s'est dévouée sur le champ de bataille et s'est immortalisée parmi les nations civilisées. Un nommé Henri Dunant organisa une grande société internationale qui a perpétué l'œuvre que Florence Nightingale avait si bien commencée. Henri Dunant voyageait en Italie pendant la grande guerre entre les armées alliées de France et de Sardaigne sous Napoléon III et les Autrichiens commandés par François-Joseph. Des deux côtés les pertes furent immenses, les alliés perdirent 18,000 hommes et les Autrichiens 20,000. Deux ou trois jours après le combat Dunant errait sur le champ de bataille où près de 40,000 hommes gisaient morts pour la plupart. Cependant un grand nombre d'entre eux respiraient encore, mais ils ne pouvaient espérer aucun secours. Un tel spectacle était bien fait pour éveiller en Dunant la pitié, mais il fallait agir et c'est grâce à ses efforts qu'un Congrès International fut assemblé à Genève et décida d'organiser la Société de la Croix-Rouge pour soigner les soldats malades ou blessés. L'emblème de la Croix-Rouge fut adopté pour rendre hommage à la nation suisse, patrie de Dunant, les armes de la Suisse étant une Croix Blanche sur fond rouge, l'emblème choisi a été simplement inversé.

L'année suivante une autre assemblée internationale fut convoquée, et le Traité de Genève fut rédigé par lequel la Société de la Croix-Rouge devint entièrement internationale et neutre. C'est-à-dire une protection absolue contre la violence même pour le camp des ennemis. Il y a aujourd'hui trente-une sociétés nationales de la Croix-Rouge, et elles sont toutes approuvées de leur Gouvernement respectif. La première règle est que le Conseil Central soit au siège du Gouvernement, de manière à être en constante communication avec lui. En temps de paix, il y a encore du travail pour la Société de la Croix-Rouge, soit en assistant le soldat blessé ou convalescent à son retour de la guerre, soit en accumulant des provisions et tout ce qui est nécessaire en temps de guerre. Aux États-Unis, où le danger de guerre est moindre que dans les pays européens, la Société de la Croix-Rouge est toujours prête à venir en aide aux citoyens affligés par les grands désastres nationaux, tels que la famine, le feu et l'inondation.

L'Association Canadienne de la Croix-Rouge fut organisée en 1896 par le Colonel George Sterling Ryerson, avec le consentement et l'approbation de la Société Nationale pour les secours des blessés et malades en temps de guerre, et autorisée par une lettre datée de Londres le 2 décembre 1896.

Son premier appel fut pour la guerre du Sud-Afrique, le succès de l'œuvre fut dû en grande partie aux loyaux et patriotiques secours donnés par les femmes du Canada, et ce beau souvenir, le premier pas de la Société Canadienne de la Croix-Rouge, sera enregistré dans les annales de notre histoire comme témoignage de la loyauté de toutes les croyances et de toutes les classes.

La Société fut incorporée sous le nom de la Société Canadienne de la Croix-Rouge, par un Acte du Parlement Canadien en 1909, et devint ainsi le canal officiel de communication entre le public du Canada, la Société Britannique de la Croix-Rouge et le Département de la Milice et de la Défense, dans le but de secourir et d'assister les soldats malades et blessés en guerre.

La direction de la Société consiste en un Conseil Central de dix-huit membres, le Conseil Central devra organiser avec le moins de délai possible des branches dans les différentes Provinces du Canada. Ces branches sont sujettes aux règles qui leur seront données par le Conseil Central.

Chaque Province aura le droit de choisir un membre pour la représenter au Conseil Central et ce membre sera en plus des dix-huit déjà nommés. Le Conseil Central aura le pouvoir de nommer un Comité Exécutif de sept de ses membres dont cinq auront plein pouvoir quand le Conseil Central ne sera pas en session.

Le but de la Société sera de recueillir de l'argent et du matériel et à donner des secours en temps de guerre. Ces secours seront supplémentaires et donnés à part ceux des départements officiels de la Marine et de l'Armée. Ils consisteront en confort additionnels qui ne pourraient être raisonnablement donnés par le corps officiel.

La Société examinera, systématisera, toutes les offres d'assistance, de façon à prévenir toute perte d'argent, toutes dépenses inutiles, tout gaspillage, et s'efforcera d'en tirer la plus grande valeur possible. En temps de guerre, la Société coopérera avec le Département de la Milice et de Défense du Canada, ou avec la Société Britannique de la Croix-Rouge.

Chaque Province du Dominion a le droit d'établir une Branche Provinciale de la Société portant le nom de la dite Province, sous le patronage de son Lieutenant-Gouverneur, qui est ex-officio Vice-Patron de la Société.

La Branche Provinciale pourra soit garder l'argent qui lui sera donné, à condition que le Conseil Central soit informé annuellement de la somme ainsi gardée ou l'envoyer au Conseil Central avec le rapport annuel, déduction faite des dépenses locales de la Branche Provinciale. Aucune branche locale n'aura le droit de solliciter ou d'accepter de l'argent ou des fournitures pour d'autres buts que ceux de la Société, tel que le déterminent sa Charte et ses régulations.

Les Branches locales feront un compte rendu et exact et complet à leurs Branches provinciales respectives, et les Branches provinciales seront directement responsables et feront leur rapport au Conseil Central. Toutes les règles et garanties seront issues seulement par le Conseil Central.

*Lady Drummond.*

Toutes les personnes qui désirent prêter leur concours à l'œuvre de la Croix-Rouge, peuvent le faire en s'adressant à une directrice de groupe ou à la Secrétaire générale, Mlle Anctil, aux Ecoles Ménagères Provinciales, 14, rue Church (près Ontario).

## La Femme doit-elle Travailler ?

(suite.)

Après avoir fait une étude des principes qui obligent la femme à travailler, l'auteur fait quelques réflexions sur les faits. Il nous a démontré qu'à cause des besoins grandissants de la vie, la nécessité pour la femme de travailler n'est plus sérieusement contestée. Il ajoute :

“2<sup>e</sup> Nous remarquerons d'abord un fait connu, mais qu'on méconnaîtrait pratiquement si l'on s'élevait contre tout travail industriel de la femme. Certains travaux sont, de par leur délicatesse ou par le fait même de leur destination féminine, spécialement du ressort de la femme. De tout temps, ce sont les femmes qui, de préférence, ont travaillé le linge et le vêtement féminin. On a pu dire avec raison que l'ouvrière a paru quand l'esclave a disparu. Au beau temps des corporations chrétiennes, il y eut des métiers exclusivement réservés aux femmes, et il y eut des ateliers de femmes; leur main-d'œuvre était spécialement recherchée dans les industries de luxe et d'habillement.

On nous accordera sans doute qu'à ces travaux, la femme puisse sans opposition possible, se livrer. Mais on pourrait continuer à regretter que la femme, effectuant de plus en plus de travaux jadis réservés aux hommes, trouve des occasions de plus en plus fréquentes de compromettre sa santé et son moral, et de désertier le foyer. Or c'est ici que l'évolution industrielle a son mot à dire.

Nous n'en reprendrons pas toute l'histoire. Trois moments peuvent la caractériser.

Dans la société primitive, l'homme apportait au foyer les produits bruts qu'il arrachait à la nature; à la femme appartient alors de les accommoder à la consommation, elle dut être en même temps que mère et éducatrice, ménagère, fileuse, tisserande, couturière... A elle seule, elle est alors tout l'industrie de transformation. Esclave, elle accomplit la tâche ordonnée; femme libre, elle dirige dans ces tâches ses esclaves, se levant de bonne heure, nous dit le poète, pour leur distribuer la besogne.

Chez certains peuples, comme les Germains, elle joignit à ces travaux la culture. De nos jours encore, la femme des peuplades sauvages exécute tout le travail, pendant que l'homme guerroye.

La formation des métiers caractérise la seconde période. Les transformations de la matière ne sont plus de l'économie domestique; elles se font au dehors et procurent au ménage les objets manufacturés. La femme, libérée d'autant, peut se livrer aux soins proprement domestiques. Elle file encore pour se distraire, mais donne à tisser au dehors. Son jardin, avec les légumes, sa cour avec la volaille lui restent pour les provisions.

Enfin, l'économie moderne enlève au foyer les dernières préoccupations industrielles. La filature mécanique rend le fuseau inutile, la fabrique de conserves fait superflues les anciennes caves remplies de provisions; le lavage même cesse d'être opéré à la maison. Et la maison, le foyer, sous l'influence de l'agglomération urbaine, se rétrécit jusqu'à n'être plus que le lieu où l'on mange et où l'on se couche.

La femme du peuple comme la bourgeoise, comme la femme noble, suit l'évolution comme les autres, elle fait venir aujourd'hui du dehors ce que l'économie domestique produisait autrefois, mais comme elle n'a pas les ressources des autres, elle va gagner à l'extérieur de quoi s'en

procurer de suffisantes. Elle suit, remarquons-le, elle suit son travail parti à l'atelier; ce qu'elle produisait autrefois chez elle, elle le produit encore, mais hors de chez elle; ou, en vertu de l'échange, elle en produit l'équivalent dans n'importe quelle occupation et n'importe quel métier.

De sorte qu'on peut dire, avec quelque vérité, que son travail n'a pas été modifié, mais que les conditions seules et le lieu en ont été changés.

Il n'est pas jusqu'aux réflexes économiques et jusqu'aux perfectionnements derniers de l'outillage qui ne soient venus favoriser, en harmonie avec toute l'évolution, cet exode de la femme à la suite de son travail; nous avons vu, en effet, les excès de la concurrence conduire à l'utilisation de la main-d'œuvre féminine, moins rétribuée, et la mécanique permettre de confier les plus lourdes machines à la délicatesse d'un doigt de femme.

Cette transformation économique et sociale dont le point de départ remonte si loin dans les temps et qui se développe avec une telle logique, n'est donc point en contradiction, dans son principe avec la loi du travail, telle qu'elle pèse sur la femme.

Elle ne la contredit pas dans son principe, mais elle peut la contredire dans ses effets.

Et elle la contredira dans ses effets, si elle est laissée à elle seule, si elle est soustraite au contrôle et au frein de la volonté humaine, comme tous les phénomènes groupés sous le nom de lois économiques en arrivent à contredire la loi supérieure de la morale, si l'on omet d'insérer dans leur déterminisme le libre arbitre de l'homme.

Or, en fait, l'évolution industrielle a pu, jusqu'à ces derniers temps, pousser jusqu'où elle l'a voulu ses conséquences. Et les voici: D'une part l'industrie, dans une fièvre de production et sous l'aiguillon de la concurrence, a refusé à la femme le salaire donné à l'homme pour un travail équivalent, et surtout elle a employé la femme dans des conditions égales à l'homme et quelquefois plus dures, la femme qui était par nature plus faible et qui avait par ailleurs, c'est-à-dire au foyer, plus d'obligations que l'homme; — première conséquence: exploitation de la femme.

D'autre part la femme, ainsi détachée de ses devoirs particuliers et rendue l'égale de l'homme, a vu peu à peu ses perspectives se fausser et ses ambitions se dérégler. Ce fait accidentel d'une vie extérieure au foyer, elle a prétendu l'ériger en principe et nous avons pu entendre, jusque dans la bouche de chrétiennes, cette théorie de l'indépendance par le travail; ces réclamations contre l'état d'infériorité et de tutelle où la maintiennent les lois françaises, tant à l'égard de la société qu'à l'égard de son mari; — seconde conséquence des transformations économiques: émancipation de la femme.

Le féminisme, qui ne demande que la seule liberté, qui refuse de concert avec le libéralisme économique dont il est issu, toute protection particulière pour la femme,

### MAGNIFIQUES VOYAGES D'ETE

par bateau ou chemin de fer.

Route des touristes entre Montréal, Québec, Gaspé, Percé, Baie des Chaleurs, Ile du Prince Edouard, Nouvelle-Ecosse, Saint-Jean, Terre-Neuve, Halifax, New York, et les ports intermédiaires.

Pour billets, cabines, horaire:

HONE & RIVET, Agence Générale de voyages,

9, Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

achève de détruire la société domestique en vernissant d'une apparence doctrinale les conséquences des faits économiques.

Le féminisme n'est du reste pas la seule déviation qui nous vienne du désordre économique. On s'étonne aujourd'hui de la dissolution de l'esprit familial, qui se manifeste sous tant de formes; on réclame contre le divorce, contre les atteintes de l'Etat aux droits de la famille. Pourquoi avoir laissé se rompre le lien matériel qui retenait le faisceau familial? On a souffert que la femme soit émancipée dans la vie économique. La voici aujourd'hui qui s'émancipe dans la vie sociale, en achevant de détruire le foyer, base providentielle de la vie domestique, et, le foyer détruit, c'est en vain qu'on s'oppose aux entreprises de l'Etat. Rien n'est davantage dans la logique des choses.

C'est ainsi que le développement des forces matérielles, qu'on appelle le progrès, si on le laisse à lui-même, se retourne contre la société, qu'il se proposait de servir. Il vient un jour où son appareil formidable, dans la fièvre de faire de mieux en mieux, de produire de plus en plus, d'augmenter indéfiniment la rapidité et la puissance de nos moyens de vie, retombe de lui-même de tout son poids sur la vie qu'il écrase en de soudaines catastrophes, qu'il consume lentement ou qu'il tarit en sa source. C'est là, qu'infailliblement on aboutit chaque fois qu'on sacrifie l'esprit à la matière et qu'on perd de vue dans le développement des sociétés humaines le plan de Dieu.

Quant à nous, qui nous proposons au contraire de rétablir l'ordre providentiel dans les rapports des hommes, nous reconnaitrons d'abord que l'évolution économique générale, telle que nous l'avons envisagée, peut rester dans le plan divin puisqu'elle obéit aux lois internes qui régissent le développement de l'humanité. Elle ne s'arrêtera pas au point que nous avons constaté. Mais aujourd'hui, comme dans l'avenir, nous devons sans cesse veiller à ce qu'elle ne sorte pas, par ses excès, du tracé de ce plan.

Sachant cela, nous ne croirons donc pas avoir trouvé la solution du problème, parce que nous nous serons écriés avec Michelet: "L'ouvrière, mot impie." Nous n'aurons rien résolu parce que nous aurons dit: "La femme doit demeurer au foyer."

Nous n'acquiescerons donc pas aux généreuses propositions qui tendraient à exclure de la fabrique toutes les femmes ou même seulement les femmes mariées. Une législation générale aurait pour première conséquence d'enlever tout gagne-pain aux femmes seules, dont les veuves sont la plus intéressante fraction; une législation seulement applicable aux femmes mariées, serait une prime immédiate au célibat ou au vice. En un mot, des mesures qui rompraient en visière avec l'évolution que nous avons constatée, auraient pour premières répercussions des désordres plus grands encore que ceux visés par elles.

Mais ayant cependant constaté les excès et les abus auxquels dans le régime économique actuel, cette évolution a donné lieu, nous nous devons d'y mettre ordre. La cellule économique n'est plus la famille. Soit. Mais la vie économique nouvelle ne doit pas cependant laisser la femme privée de toute protection, à défaut de celle que lui donnait autrefois le foyer, ni d'autre part, compromettre l'existence de ce qui demeure la cellule primordiale de la société.

Si l'état actuel de l'industrie rend impossible l'interdiction directe du travail de la femme, cependant il est

indispensable, pour que le statut chrétien de l'individu, de la famille et de la société soit respecté, que le travail féminin soit pratiqué dans des conditions qui sauvegardent l'être et la dignité de la femme en même temps que l'essentiel de la vie domestique.

Si encore les nécessités de l'existence poussent de plus en plus la femme vers le travail extérieur, il y aura lieu, pour modérer et limiter cet exode, d'influencer le milieu économique général.

Enfin, si le dégoût d'un foyer déjà désorganisé augmente chez la femme le besoin accidentel de vivre au dehors, il faudra en dernier lieu agir sur le milieu domestique lui-même.

De là trois ordres de réformes désirables.

#### 1.—Réforme des conditions du travail féminin.

La femme est un être *faible*: nous lui interdirons les travaux incompatibles avec sa faiblesse.

Elle est *mère*; nous demanderons que les travaux qui peuvent compromettre sa santé lui soient en tout épargnés, et qu'au moment de la grossesse elle puisse suspendre tout travail, sans perdre son gagne-pain.

Elle est *ménagère*: nous exigerons, afin qu'elle puisse remplir l'essentiel de sa fonction, des suspensions régulières de travail.

Si elle reste veuve, nous demanderons qu'une organisation des retraites et de l'assistance lui permettent de ne pas absorber dans un travail continu le temps qu'elle doit consacrer à la direction de sa famille orpheline.

#### 2.—Réforme du milieu économique.

Nous paraissent désirables toutes les améliorations, toutes les institutions sociales qui approcheront un peu plus le salaire de l'homme des nécessités familiales. Les bas salaires de la femme influent eux-mêmes, par les sous-concurrences qu'ils créent, sur le salaire de l'homme, dont l'insuffisance oblige à son tour la femme à un travail excessif. Afin de décongestionner cette situation économique, nous pensons que, chaque fois que le travail féminin équivaldra au travail de l'homme, il devra obtenir une égale rémunération.

#### 3.—Réforme du milieu domestique.

Enfin, si la famille est impuissante à donner aux jeunes filles l'éducation ménagère, il est bon que des institutions, qui ne devraient être que provisoires, suppléent pour un temps à cette fonction négligée. Nous souhaitons donc des institutions et des cours qui nous refassent des ménagères, elles-mêmes futures éducatrices à leurs foyers.

Puis s'il est vrai comme nous le disait notre maître La Tour du Pin, que le nid et le couvert étant détruits, la couvée se perd, refaisons donc des nids et des couverts. Quel goût veut-on qu'une ménagère puisse avoir pour le taudis d'aujourd'hui? Ainsi s'insère sur notre problème toute la question de l'habitation ouvrière.

Ces réformes sont, on le voit, en même temps que faites pour le bien de l'individu, ce qui reste le but suprême de toute institution orientée vers la sauvegarde du groupe primordial, de la société domestique, dont Dieu a fait un des milieux providentiels de dévouement individuel. Elles sont réclamées pour l'amour des faibles et des travailleurs, mais aussi pour l'amour du plan divin qu'il s'agit de restaurer en tout. Elles échappent ainsi de toute certitude, à l'accusation de démagogie que certains formulent si facilement contre toute réforme sociale, sans réfléchir que dans la mesure même où une réforme peut être appelée sociale, elle s'oppose au débordement de l'esprit moderne matérialiste et anarchique?

J. Zamanski.

"Le Mouvement Social."

## La Fête du Travail à Montréal

*Un peu de ciel bleu au firmament couvert.*

Le dimanche, 6 septembre, l'Eglise de Montréal convoquait ouvriers et ouvrières à la fête du travail. C'est une invitation qui depuis dix ans (1) se répète chaque année et qui est toujours bien entendue. Et pourtant elle semble prétentieuse, audacieuse cette invitation à faire fêter le travail. Le travail, mais ce n'est donc plus le lourd fardeau qu'on porte chaque jour et qui blesse les épaules au sang? n'est-il pas la chaîne qu'on traîne péniblement et qui empêche les envolées vers les lieux et les états où l'on jouit? Ce travail, le manuel surtout fait à l'usine, comment peut-on inviter des femmes, des jeunes filles à venir le fêter? Elles étaient esclaves autrefois, c'est vrai; mais depuis le Christ et son Eglise, que leur condition s'est améliorée dans le monde. Elles n'ont pas le droit d'y être désœuvrées maintenant, mais l'organisation chrétienne de la société et de la famille a remis leur action en son centre véritable: au foyer. Et voilà que les siècles ont brisé ces heureux cadres. De nouvelles conditions économiques qu'engendrent l'égoïsme, la soif de l'or et des plaisirs, l'âpre lutte pour la vie les ont poussées vers l'atelier, l'usine, la manufacture, le magasin, etc., pour les y employer à des fonctions pour lesquelles elles ne semblent pas faites, les obligent, même quand elles restent au logis, à distraire de longues heures à leurs devoirs d'épouses et de mères pour les consacrer à des œuvres qui devront accroître bien peu hélas, le maigre budget de la famille.

Et ce sont ces êtres qu'on invite à venir fêter le travail? Et oui! et depuis six ans, elles viennent en grand nombre sous les voûtes de Notre-Dame. C'est là qu'elles voient un petit coin du ciel bleu au firmament couvert.

Le 6 septembre, elles y étaient combien? plus de deux mille, venues malgré la pluie battante, de toutes les parties de la ville, de tout âge et de tout travail; les unes plus courbées sous les ans et les fatigues, les autres, en force de vie, portant fièrement leur fardeau, d'autres, plus jeunes, trop jeunes pour l'usine, ont déjà au front et aux joues les tristes marques qu'impriment les labeurs. D'autres enfin, et ce sont celles qu'il fait le plus de peine à voir, d'autres y viennent trop pompeusement parées — et ce luxe ne fait que révéler davantage les privations qu'elles s'imposent, bien loin de les voiler.

Toutes cependant sont chrétiennes et chrétiennes de bonne race. Elles savent que le temple somptueux, c'est la demeure de leur Père et meilleur Ami; et quand les autels s'illuminent de leurs feux, que les orgues font entendre leurs grandes voix, les chœurs leurs plus beaux chants, que c'est la joie de l'Eglise, leur mère, qui éclate, chaque fois qu'elle revoit ses enfants ainsi réunis. Et déjà nos travailleuses sont heureuses.

L'Evêque est là, pasteur bienveillant, venu exprès pour les instruire, les encourager, les bénir.

Puis une voix s'élève de la chaire de vérité, voix d'ordinaire éloquente, toujours franche et loyale et qui leur dit que si le travail, celui des mains et du corps, en particulier, est pénible à l'homme, c'est qu'il est devenu le châtement quotidien du péché. Ce qu'il leur dit avant

(1) Pour les femmes cette institution n'est établie que depuis six ans.

tout, c'est que le travail est de sa nature, un devoir, un honneur, une véritable participation de l'homme à la puissance créatrice de Dieu; qu'il est ensuite le meilleur instrument de régénération et de relèvement que nous ayons, qu'il est enfin, quand on l'unit au travail de Jésus-Christ, et qu'on le fait avec foi, amour et piété, un excellent moyen de sanctification, une semence continuelle de joie et de bonheur éternels.

Tel est le travail que l'Eglise fait fêter à ses ouvriers et ouvrières; travail qui expie, c'est vrai, mais aussi qui féconde, relève et sanctifie.

Et dans l'âme de l'ouvrier, de l'ouvrière, tout à l'heure encore abattue peut-être et souffrante, naissent soudain, sous les données de la foi, la paix rafraîchissante, le respect et l'amour pour l'auguste loi du travail quel qu'il soit. Et quand la voix qui prêche cesse de se faire entendre, et qu'on expose sur l'autel la blanche Hostie de l'Eucharistie, s'échappe du cœur des travailleuses prosternées un grand cri de foi, d'amour et de reconnaissance.

Adoro te devote, latens Deitas.

Laudate Dominum omnes gentes, omnes populi!

A la sortie du temple — le petit coin de ciel bleu s'est agrandi; qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il tonne, tout le ciel même est en bleu, car toute l'âme est en Dieu. C'est là, le seul secret du seul bonheur ici-bas.

*Un ami des ouvriers.*

## UNE ŒUVRE DE PAIX

Nous avons assisté dernièrement à l'ouverture des cours de l'Ecole d'Enseignement Supérieur. C'est une fête qui mérite d'attirer tout particulièrement notre attention en ces jours où les moindres tentatives d'orienter les esprits vers la paix éveillent nos sympathies.

En effet, une institution d'enseignement supérieur féminin doit nécessairement promouvoir des principes de paix: non d'anti-militarisme dans le sens mauvais du mot, mais d'une paix qui serait le triomphe d'un idéal de charité.

A cause de leur faiblesse, les femmes semblent avoir l'intuition de la solidarité humaine; inaccessibles aux enivrements de la force physique qui fait oublier à l'homme l'horreur de ses actes, il ne semble pas qu'elle puisse jamais désirer les luttes fratricides. Or donner à ses sentiments le prestige du savoir, la rendre plus à même de comprendre les multiples questions sociales, éducationnelles, religieuses dont dépendent en dernier ressort la stabilité du monde, n'est-ce pas mettre en lice des défenseurs de l'ordre, fortifier le parti de la paix?

D'ailleurs si l'on considère que la femme est plus naturellement religieuse, elle peut contribuer puissamment à asseoir la paix sur son véritable fondement, qui n'est autre que les principes catholiques. A une condition toutefois, c'est qu'on écoute sa voix. Mais où puiser l'autorité nécessaire, sinon dans une instruction solide? C'est bien ce que préconisait saint Paul lorsqu'il disait aux évêques de son temps: "Que votre foi soit une foi raisonnable", c'est-à-dire, appuyée jusqu'au seuil du surnaturel, sur les plus pures données de la raison, de la science profane.

Tandis que les vieux pays s'étreignent mortellement, nous nous sentons émus de voir s'épanouir chez nous des œuvres qui arrivent à temps, espérons-le, pour former

notre jeune peuple suivant les lignes harmonieuses d'une plus parfaite civilisation chrétienne. Par une institution d'enseignement supérieur, nous aurons des mères qui seront capables de façonner l'âme de leurs enfants et de la garder intégralement chrétienne. Par elle nous aurons des femmes qui seront les anges tutélaires de la grande famille nationale, des femmes dont la fine intelligence et la touche délicate feront éclore chez nous les floraisons de bonté qui font l'orgueil et le bonheur d'un peuple.

Tandis que nombreuses, les jeunes filles s'offrent à soigner les blessés, n'est-il pas désirable que plusieurs aussi veuillent chez nous faire œuvre de paix efficace et assurée en se rendant plus capables de remplir leurs devoirs de femmes, en vivant la belle devise : "Savoir plus pour aimer mieux".

*Justine Hardel.*

## LETTRE A MON AMIE

(suite.)

Le rang élevé des diaconesses, leurs nombreuses attributions requéraient un personnel de choix. Il y fallait des femmes d'une vertu éprouvée et d'une science religieuse au-dessus du commun. Aussi voyons-nous l'Eglise imposer des conditions sévères. Dès l'époque apostolique, saint Paul légifère à leur sujet : "Que celle qui sera choisie, dit-il, n'ait pas moins de soixante ans, qu'elle n'ait eu qu'un mari, et qu'on puisse témoigner de ses bonnes œuvres,.... Qu'elle soit digne, n'ayant pas l'esprit de dénigrement, sobre, fidèle en toutes choses." L'âge de soixante ans et même de soixante-douze ans plus tard, ne fut pas maintenu. Au IIIe siècle d'ailleurs, l'excès contraire s'était produit. En Afrique, une vierge de vingt ans avait été promue au diaconat. Cela fit scandale, et elle dut être déposée. Un peu partout, on finit sagement par adopter l'âge moyen de quarante ans.

Je tiens à noter ici relativement à l'importance des fonctions enseignantes des diaconesses, un curieux apport de l'archéologie. D'anciennes pierres tumulaires portent, paraît-il, l'inscription suivante : "Vidua sedit" elle a siégé en qualité de veuve, (ou diaconesse, les deux termes sont souvent confondus) vingt ans, trente ans, tout comme s'il s'agissait des évêques et des prêtres. Il est question évidemment du siège "cathedra", sur lequel s'asseyait les veuves ecclésiastiques pour catéchiser et exhorter. De plus, l'on a mis au jour, un certain carrefour des catacombes, des sièges taillés dans le tuf, semblables aux chaires épiscopales, mais ne pouvant être confondus avec elles, en raison de leur position. Plusieurs fresques des catacombes, représentent les diaconesses assises sur des chaises identiques. Les archéologues en ont donc conclu qu'elles avaient dû appartenir à ces pieuses chrétiennes.

L'ordre des diaconesses se maintint en Occident jusque vers le XIe siècle. Trois papes de cette époque, Benoît VIII, Jean XIX, saint Léon IX, accordent à cer-

tains évêques la permission d'en ordonner. Quelques missels du temps contiennent encore l'oraison : "Ad diaconissam faciendam : Exaudi, Domine",... commune aux diacres et aux diaconesses. A partir de cette date, elles disparaissent complètement en Occident. On ne peut dire avec exactitude à quel moment cette institution s'éteignit en Orient. Au XIIIe siècle, à Constantinople, il en est fait mention, mais pour ne constituer en fait qu'une appellation honorifique. Chez les chrétiens de Perse et de Chaldée, on constate l'existence des diaconesses jusque vers le seizième siècle. De nos jours les Maronites confèrent encore aux abbesses de leurs maisons, le titre de diaconesse. Cependant, elles n'en remplissent les fonctions qu'envers leurs religieuses, sans aller jusqu'à la distribution de la Communion, même en l'absence de prêtre ou de diacre.

Ma chère Amie, voyons maintenant ce qu'est devenu le diaconat féminin entre les mains de quelques femmes d'élite. Ont-elles justifié par un dévouement intelligent, la confiance de l'Eglise? Les mœurs de l'époque demandaient ce sacrifice à la réserve et à la timidité naturelle des femmes. Il leur fallait exercer un ministère actif à l'Eglise et dans les familles. S'en sont-elles dignement acquittées?

C'est encore dans les "Epîtres de saint Paul," que nous recueillons le nom d'une des premières diaconesses. Tu te rappelles les salutations qui terminent l'"Epître aux Romains"? "Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est diaconesse de l'Eglise de Cenchrées, afin que vous la receviez en Notre-Seigneur d'une manière digne des saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous, car elle aussi a donné aide à plusieurs et à moi-même." — Ce belle éloge de l'Apôtre immortalise à jamais Phœbé la Corinthienne. Il demeure également le témoignage des services que cette institution rendait déjà à l'Eglise. Les biographes de saint Paul sont très laconiques au sujet de Phœbé. Nous savons qu'elle habitait Cenchrées, le port de Corinthe dans la mer Egée; qu'elle faisait partie du personnel de l'Eglise l'une des premières que S. Paul ait fondées pour les Corinthiens. Cenchrées était un petit havre, bordé de collines, situé à deux lieues de la grande ville de Corinthe. Sa population se composait de pêcheurs, de nombreux étrangers, et d'une colonies de Juifs qui s'y était installée depuis peu. L'active Phœbé devait souvent franchir le seuil de ces taudis de gens de mer, ou de ces nombreux bazars d'Orientaux. A tous, elle venait apprendre "la bonne nouvelle," l'Evangile du Christ. "Le Père Lemonnyer, dans son ouvrage les "Epîtres de saint Paul," suppose qu'elle dut même exercer une sorte de patronat officiel, au bénéfice de la communauté religieuse de Cenchrées et des frères étrangers, allant à Corinthe devant les autorités civiles. Il est plausible, croit-il, qu'elle ait de cette façon "donné aide à l'Apôtre et à plusieurs."

Mais ce que tous les historiens sont unanimes à reconnaître et à louer, c'est le voyage que Phœbé fit à Rome, chargée de la précieuse lettre aux Romains. Saint Paul la lui a confiée en toute sécurité, sachant qu'elle en mesurait toute la valeur doctrinale. Ici, les historiens me me semblent injustes envers Phœbé. Ils en font une messagère à l'esprit un peu borné, dont la docilité aux ordres de l'Apôtre constituait le seul mérite. Nous pourrions leur rappeler qu'en vertu même de ses fonctions de diaconesse, elle devait posséder une forte instruction reli-

Pères et mères de famille qui payez loyer, et vous jeunes garçons et jeunes filles qui pensez à vous établir, sachez qu'en plaçant \$2.30 par mois dans

### LA MUTUALITE FONCIERE,

vous devenez PROPRIETAIRES d'une MAISON de votre choix.

LA SECTION FEMININE tient ses assemblées le 2ème mardi de chaque mois, à 8 hrs p. m. dans la Salle des Artisans, coin Vitre et St-Denis. L'entrée est gratuite.

Pour informations, s'adresser à Mme Bouthillier, Chambre 306, Edifice Power, 83 Craig Ouest. Tel. Main 41, ou Victoria 754.

gieuse. D'autre part, les fidèles de ce temps, accordaient aux "Epîtres," une autorité égale à celle de l'Apôtre lui-même. Chacune d'elles était lue devant l'Eglise réunie; tous étaient appelés à en prendre connaissance. Pourquoi alors, en excepter justement, Phœbé, l'une des diaconesses de l'Eglise?

Le voyage de Phœbé représentait un effort pénible à accomplir. Rome se trouvait à trois cents lieues de Cenchrées, il fallait traverser la mer, endurer les inconvénients de la mauvaise saison. Ce fut en effet, durant l'hiver de l'an 58 qu'il s'effectua. Que dire des autres difficultés inhérentes à son sexe ou à cette époque lointaine. Le service des postes était peu développé, il se faisait par occasion ou par exprès et comportait de longues marches, en des routes pas très sûres le plus souvent. Lorsque Phœbé parvenue au terme du voyage, remit en des mains autorisées, le dépôt précieux que protégeait depuis si longtemps son humble manteau de femme, le cri du saint Vieillard Siméon dut s'échapper naturellement de ses lèvres. Oui, quoi qu'en dise M. l'abbé Fouard, elle se rendait parfaitement compte qu'elle avait en sa possession "un de ses écrits que le monde méditera jusqu'au dernier jour." — "L'écrit qui devait régler la foi du monde, tout l'avenir de la théologie chrétienne" nous dit Renan lui-même. Quel service cette femme a rendu à l'Eglise! Combien se trouve justifiée la recommandation touchante de l'Apôtre: "Je vous recommande Phœbé, notre sœur... recevez-la d'une manière digne des Saints... assistez-la dans tous ses besoins."

La réputation de Phœbé, semble s'être étendue au-delà de son pays. Une épitaphe, de date imprécise, trouvée récemment au Mont des Oliviers, contient l'éloge d'une diaconesse de Jérusalem, nommée Sophie, que l'on qualifie, à cause de ses travaux et de ses mérites de "Seconde Phœbé!"

Ma chère Amie, nous avons en Phœbé, le type des diaconesses primitives. Ces pieuses femmes furent comme elle, silencieuses et effacées, mais d'un zèle admirable. Elles passèrent en faisant le bien. C'est là sans doute, la raison du peu de bruit que l'histoire fait autour de leur nom.

Quatre siècles plus tard, l'ordre des diaconesses traverse une phase brillante en Orient. De grandes dames byzantines, célèbres par leur intelligence, plus encore par leurs vertus, s'honorent d'en porter le titre et d'en exercer les fonctions. Un grand et saint évêque, docteur de l'Eglise, l'une des lumières de la chrétienté, leur prête l'éclat de son nom et le prestige de son génie. J'ai nommé saint Jean Chrysostôme la "bouche d'or" de l'Eglise grecque. J'évoque le souvenir des diaconesses de Constantinople, Pentadie, Amprucla, Salvine, Olympiade. Toutes, elles ont travaillé, combattu, souffert à côté de l'intrépide adversaire de l'Impératrice Eudoxie. Olympiade retiendra particulièrement notre attention. Elle réalise si bien l'idéal de la femme chrétienne à cette époque! Rarement, l'on vit réunis dans une même personne, de pareils dons de la nature et de la grâce. De haute extraction, elle descend par sa mère des rois d'Arménie, Olympiade est en outre douée d'une exquise beauté. "Un petit miracle de nature," nous dit naïvement Nicéphore, son historien. De plus, riche, d'une intelligence élevée, d'une vertu éminente. Demeurée veuve à 18 ans, elle se consacre entièrement au service de Dieu et des pauvres. Ni les prières, ni les vexations de l'Empereur Théodose ne peuvent la décider à contracter un nouveau mariage. On connaît sa fière réponse, à la suite de la

confiscation de ses biens par Théodose, elle ne manque pas d'ironie cette réponse, et l'Empereur le comprit: "Je te rends grâce, prince auguste, de ce que avec la sagesse et la bienveillance, non pas seulement d'un souverain mais d'un évêque, tu daignes te charger de l'administration de ma fortune, et m'alléger par là le fardeau des soins terrestres. Veuille couronner ton œuvre, en distribuant ces mêmes biens aux pauvres et aux églises comme j'avais l'intention de le faire. Tes agents s'y connaîtront mieux que moi, puis tu m'épargneras, les aiguillons de vanité coupable, qui accompagnent trop souvent la charité!" A vingt-cinq ans, la sainteté reconnue d'Olympiade permet sa consécration comme diaconesse de l'église de Constantinople.

Mais le grand titre de gloire d'Olympiade, c'est l'amitié profonde qui l'unit à saint Jean Chrysostôme. En retour des conseils de l'Evêque, de sa haute direction morale, elle lui rend les plus importants comme les plus délicats services. Ne prépare-t-elle pas de ses propres mains, les mets fortifiants qui paraissent sur la table épiscopale! La santé de Jean d'Antioche, ébranlée par les jeûnes et les veilles, exige ces ménagements. Et lorsque la sentence d'exil est prononcée contre le patriarche de Constantinople, nous la voyons se charger avec courage de la plupart des intérêts matériels et religieux de l'Eglise. Sa douleur est extrême cependant. La correspondance du Saint nous la fait voir tout près de succomber à cette lourde épreuve de la séparation. Mais ni le chagrin, ni les injures, ni les persécutions ne peuvent triompher de ce cœur fidèle par delà la mort. Une légende touchante fait coïncider la translation définitive des restes d'Olympiade à Constantinople, avec la réhabilitation, dans l'Orient tout entier, de la mémoire de saint Jean Chrysostôme. Sans cette assurance, la pieuse diaconesse byzantine aurait-elle pu dormir en paix son dernier sommeil!

Phœbé, Olympiade! Les actes et la vie de ces deux chrétiennes résument admirablement l'œuvre des diaconesses. Une plus longue énumération devient superflue. Le diaconat féminin atteint son apogée avec les saintes femmes, au triple point de vue du dévouement, de la sainteté, et des services rendus à l'Eglise.

Aussi vais-je terminer par le rapprochement de ces belles âmes, cette courte étude sur les diaconesses. Reconstituer le passé religieux de notre sexe est vraiment, ma chère Amie, une tâche noble, et consolante. Tu me pardonnes maintenant, n'est-ce pas, de m'être appuyée avec tant d'insolence, sur un texte, au début de ma lettre? On s'appuie sur ce qui résiste. En ma qualité de célibataire avais-je le choix? Au fond ces textes sont probablement des prétextes... Je permets toutes les suppositions, sauf celle de suspecter la sincérité de mon affection pour toi. Ton amie, Marie-Claire Daveluy.

#### OUVRAGES CONSULTÉS

- Etienne Lamy.—*La femme de demain.*  
 Hergenræther.—*Histoire de l'Eglise.*  
 Mgr Hefelé.—*Histoire des Conciles.*  
 A. Largent.—*Essais d'histoire ecclésiastique.*  
 V. Ermoni.—*Les premiers ouvriers de l'Evangile.*  
 Vacant-Mangenot.—*Dictionnaire de théologie catholique, article diaconesse.*  
 Thomassien.—*Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise.*  
 Abbé Lemonnyer.—*Les Epîtres de saint Paul.*  
 Abbé Fouard.—*Saint Paul, ses missions.*  
 Abbé Rambaud.—*Vie de saint Paul.*  
 Ernest Renan.—*Saint Paul.*  
 Amédée Thiéry.—*Saint Jean Chrysostôme et l'Impératrice Eudoxie.*  
 Madame Henriette Dacier.—*Saint Jean Chrysostôme et la femme chrétienne au IV<sup>e</sup> siècle.*

## Paysage Algérien

Deux couleurs seulement : blanc et bleu. Rien n'égale  
La morne intensité de l'immobile azur,  
Si ce n'est les blancheurs au rayonnement dur  
Sous la lumière verticale.

La mer plate est d'un bleu métallique et poli.  
La rive qui l'enserme est, là-bas, d'un bleu sombre.  
Le ciel est de lapis-lazuli : pas une ombre.  
La mer est d'acier : pas un pli.

Au bord, développant son profil net qui tranche  
Sur la sérénité des azurs somnolents,  
Flambe, avec ses maisons cubiques, ses murs blancs,  
La ville divinement blanche.

Et je vois tant de blanc et tant de bleu partout,  
Et la double couleur à ce point me pénètre  
Que ma mémoire, et ma pensée, et tout mon être  
Insensiblement s'y dissout.

Et je m'efforce en vain de fermer mes paupières,  
Et j'aime à me sentir vaincu — plaisir mortel —  
Par l'implacable azur de cette eau, de ce ciel,  
Et par la splendeur de ces pierres.

Jules Lemaitre.

## L'ISOLEE

(suite.)

Tous ces souvenirs repassent dans sa tête fatiguée avec  
une intensité extraordinaire.

A cette heure où son âme s'enveloppe frileusement de  
solitude, ces choses incohérentes lui reviennent avec un  
monde de souvenirs. . . . .

Puis, ce fut fini de l'insouciance du jeune âge.

Lamour-propre, qui s'éveille de bonne heure dans une  
tête de petite fille, lui apprit un jour sa misère.

Étant allée en message chez le Notaire Jactance, avec  
sa petite amie, Estelle Garceau, elle se sentit profondé-  
ment humiliée de la différence entre l'accueil qu'on fit  
à Estelle et la manière vague dont on l'ignora.—Elle  
comprit qu'elle était pour ces gens l'enfant de Marie-  
Anne, celle qui vient de temps en temps aider au ménage.

Le Notaire, qui était un homme dont la fatuité tou-  
chait à la sottise, souligne encore cette différence en  
demandant à Estelle si sa mère la laissait jouer avec Ca-  
mélia. . . . . Estelle eut beau dire qu'elles ne se sépa-  
raient pas, le coup était porté.

En revenant, Camélia était silencieuse : elle avait eu  
sa première leçon sur les différences sociales.

Estelle babillait étourdiment, sans se rendre compte  
des réflexions amères de sa compagne, qui la laissa le  
cœur gros, se hâta de rentrer chez elle et là, dans sa  
chambre en mansarde, elle sentit mieux l'horreur de leur  
condition, la vulgarité de son entourage et sa fierté bles-  
sée sans retour. . . . .

Elle se jeta sur sa petite couchette de bois, et la tête  
enfouie dans son oreiller fleuri de roses, elle sanglota  
sans savoir pourquoi, elle jalouisa ses compagnes, se de-  
manda pourquoi il y avait des enfants riches et des en-  
fants pauvres. . . . .

Elle était la première en classe, mais cet avantage à

ses yeux, désormais était effacé. Elle n'eut plus avec  
Estelle le même abandon. La bonté de Madame Gar-  
ceau lui semblait de la pitié ; et quand, après les vacan-  
ces, on décida que Estelle partirait pour un pensionnat  
étranger, elle en fut presque soulagée, tant elle avait  
cuvé d'amertume en son cœur et se sentait d'injustes  
préjugés contre sa petite amie.

Quand Estelle revint pour le temps du jour de l'an,  
elle exagéra encore, avec la susceptibilité des pauvres  
gens, la distance que ces quatre mois avaient mise entre  
elles. Elle l'alla voir, fut gauche et guindée. Il lui  
sembla qu'Estelle ne se rappelait plus rien de leur passé  
en commun ; elle ne trouvait rien à lui dire ; le prestige  
de sa petite amie en costume de pensionnaire la figea sur  
sa chaise. . . . . Elle s'en retourna mécontente et plus  
triste qu'auparavant. . . . .

La vie reprit son cours monotone. Joseph, l'aîné,  
aidait maintenant la famille. Il faisait l'apprentissage  
chez un charron et se montrait plein de cœur pour les  
siens. C'était l'espoir de Jacques—il y comptait même  
trop. Cette ère d'aisance et de paix ne pouvait durer.

Un dimanche de juin, après le dîner, Joseph partit  
avec un camarade pour aller se baigner à quelques milles  
du village. C'était un de ces jours de chaleurs suffocante  
et lourde d'humidité.

Jacques, de son côté, était parti le matin à cheval pour  
une excursion de pêche. Il devait aller à la messe au  
village voisin, et de là, passer la journée près de l'eau.

Soit un effet de la grande chaleur ou d'une indisposi-  
tion subite, Joseph fut pris de crampes en se baignant.  
Il appela au secours son compagnon qui le vit remonter  
trois fois à la surface de l'eau avant de l'atteindre.

— Il était noyé . . . . .

. . . . . On donna l'alarme. Les gens des environs s'at-  
troupèrent. On mit le cadavre sur un brancard que l'on  
déposa sur une voiture à quatre roues destinée au char-  
royage ; et un homme du voisinage fut envoyé le premier  
au presbytère prier le curé d'avertir la famille.

Le bon vieillard aux cheveux blancs se rendit chez  
Marie-Anne qui, en le voyant, pressentit qu'un malheur  
était arrivé à ses hommes.

Après la préparation nécessaire, où il appela le secours  
d'en-haut, il céda aux instances de la pauvre femme et  
lui dévoila la triste mission dont il était chargé. . . . .

Quand le corps arriva à la maison, Marie-Anne traver-  
sait une crise hystérique qui tirait les larmes. . . . . De bon-  
nes voisines s'empressèrent autour d'elle et ensevelirent  
son Joseph.

Vers sept heures, un homme à l'air sombre galopait à  
travers le village.

— "C'est Jacques qui revient" dirent les commères  
qui avaient guetté la fin de la tragédie.

Adolphe Vidal, avec sa brutalité coutumière, l'avait

H. JULIEN

M<sup>l</sup>e O. JULIEN

**H. JULIEN & CIE.,**

(Autrefois avec Chs Desjardins & Cie)

**MANUFACTURIER de FOURRURES**

Spécialité : VISION et MOUTON DE PERSE

∴ RÉPARATIONS A PRIX MODÉRÉS ∴

95, STE-CATHERINE OUEST

TÉL. BELL MAIN 7819

arrêté au passage pour lui dire : "Jacques, ton garçon est noyé! . . . . ."

La douleur des pauvres gens est morne. — Ce fut l'attitude de la famille Julien. — Le père et la mère dévorèrent leur chagrin en silence et Camélia, après ses classes, allait souvent prier seule au pied de la petite croix noire au Cimetière et se hâtait de grandir pour remplacer le cher disparu. . . . .

Jacques, lui, se dit qu'il ne pouvait tenir plus longtemps au milieu de ces tristes souvenirs et il annonça à sa femme qu'il voulait "monter" aux Etats-Unis, où Camélia pourrait leur gagner un peu d'argent, ainsi que Didace et Anselme qui étaient maintenant de vigoureux gamins.

La chose fut ainsi décidée. Marie-Anne, résignée, empaqueta le ménage et on partit pour une petite ville américaine.

Camélia travailla dans une manufacture, et là encore, elle se sentit isolée. Son habitude de réfléchir, son éducation l'avaient faite différente de toutes ses compagnes. Plus instruite que beaucoup d'entre elles, et plus sensible, elle se tenait à l'écart, ne s'ouvrait à personne. — On disait qu'elle n'avait pas raison d'être si fière — et elle les laissait dire.

La nostalgie du petit coin de terre où elle avait grandi la gagna vite et le soir, sa journée finie, ne pouvant supporter le mutisme de son père et de sa mère, qui s'enuyaient sans se le dire, elle s'enfermait dans sa chambre et là, elle écrivait ses souvenirs, ses tristesses et ses ennuis.

Un jour, en se relisant, elle eut l'idée de soumettre son manuscrit à l'éditeur d'un journal local. — "La Lanterne".

Celui-ci fut charmé du lyrisme touchant de ses récits et lui trouva un véritable talent. Ses plus belles pages, simples et grisantes comme du Loti, elle les avait puisées dans son imagination de feu, dans son amour de la Nature, dans sa triste expérience de la vie, dans son âme fière et élevée qui avait souffert tout ce qu'une pauvre enfant délaissée, méconnue et incomprise peut endurer au contact des siens qui ne soupçonnèrent jamais la triste origine de ses succès littéraires. Ses connaissances en littérature étaient assez restreintes. — Elle avait du cœur et elle avait bien pleuré. — Sa plume s'était inspirée de tous les déboires de son enfance comprimée et de son existence tourmentée et si navrante. . . . .

M. Desbiens répondit à "Lia" qu'il serait heureux de lui réserver chaque semaine pour ses essais une colonne dans la page Féminine.

La pauvre enfant ne se possédait pas de joie! . . . Que lui importaient maintenant sa misère et ses chagrins domestiques? . . . Elle venait d'élargir ses horizons, d'orienter sa pensée. Sa vie devenait intense, tout intérieure et

elle en ressentait un débordement de bonheur.

Peu à peu, on s'habitua à lire chaque semaine la chronique de "Lia". M. Desbiens lui offrit une position dans son bureau pour suivre la rédaction, corriger les épreuves, etc. — Désormais, elle était *Quelqu'un*.

Il l'invita chez lui. Elle y fit de belles connaissances, mais toujours, se montra distante, sentant l'incompatibilité de ses nouvelles relations avec son triste milieu que ses succès n'avaient pas amélioré.

Camélia supplia son père de faire instruire la petite Mina, ajoutant qu'elle pourvoirait elle-même aux dépenses des cours. — Elle aurait eu au moins une confidente qu'elle aurait initiée à ses lectures, et à ses travaux intellectuels — mais Jacques s'y refusa obstinément, avec une secrète satisfaction de se venger des malentendus que l'Instruction avait créés entre elle et lui. Elle en fut révoltée et toute sa pitié se porta vers sa mère, la douce créature qui, sa vie durant, avait subi le joug de cet homme dur et dominateur.

On se lasse de tout. Les Julien se lassèrent de leur nouveau genre de vie, Jacques, surtout, qui manquait sa vie bohème d'autrefois.

— Il décida d'aller cultiver dans l'Ouest Canadien. — Camélia, qui travaillait plus que ses forces au bureau de "La Lanterne", sentait le besoin d'un repos et d'un changement. Elle se décida donc sans peine à les suivre au hasard, comptant sur un emploi là-bas.

Elle était restée deux mois de plus pour régler avec le Rédacteur les affaires du journal. Puis la voilà à Winnipeg depuis une semaine quand, au moment où, pour la première fois, la vie lui sourit franchement, elle vient d'entrevoir l'écroulement complet de son bonheur . . . . .

Carmélia porta la main à son front pour s'assurer qu'elle n'était pas dupe d'un cauchemar. Mais elle était encore là, assise au même endroit, près de la fenêtre.

Elle regarda autour d'elle. L'obscurité l'enveloppait presque complètement. Seule, la lueur indiscreète du reverbère de la rue promenait dans la chambre des ombres remuantes qui, de temps en temps, dansaient sur le mur comme des fantômes.

Brisée de fatigue, n'ayant plus la faculté de penser, sans se dévêtir, elle se jeta sur son lit et s'endormit.

Son sommeil fut agité. Elle rêva qu'elle était chez les de Vanney et qu'Aurèle Chèvrefils n'avait d'attentions que pour Mademoiselle de Blois qui le cultivait adroitement. Le cœur serré, elle s'éveilla avant le jour et sentit là un grand vide qui se creusait, un besoin inassouvi de doutes, une hésitation qui revenait fascinante la torturer impitoyablement.

Elle referma les yeux, et derrière les tempes, un petit point noir dansait comme un microbe dans l'eau trouble . . . Son imagination s'en empare et comme la boule de neige, il grossit à défaut d'analyse. — On ne juge rien dans cette sorte de coma qui laisse le lutteur sans défense. — Ce petit point noir ronge une illusion et son cœur lui fait mal jusqu'à ce que l'ombre enveloppante de ce doute ténébreux la noie dans une noirceur de tristesse où son âme se débat avant d'y sombrer . . . . .

Le grincement des tramways sur le pavé de la rue la secoua de nouveau, et elle est rendue à l'angoisse de sa situation. . . . .

Elle n'a plus qu'une heure avant le départ du train, juste le temps de se préparer et de déjeuner.

**BANQUE D'HOCHELAGA**

Capital autorisé: \$1,000,000 — Capital payé: 4,000,000

Fonds de réserve: \$3,652,000 — Total de l'actif: \$32, 550,000

BUREAU DE DIRECTION: J.-A. Vaillancourt, *Président*; Hon. F.-L. Béique, *Vice-Président*; A. Turcotte; E.-H. Lemay; Hon. J.-M. Wilson; A.-A. Larocque; A.-W. Bonner. — Beaudry Lemay, *Gérant Général*; F.-G. Leduc, *Gérant du Bureau Principal*; P.-A. Lavallée, *Assistant Gérant*; Yvon Lamarre, *Inspecteur*; J.-C. Thivierge, *Contrôleur*.

Toute personne peut ouvrir un compte à notre département d'épargne, avec un dépôt de \$1.00. Nous accordons l'intérêt au plus haut taux courant à tous les dépôts d'épargne.

Plus morte que vive, Camélia interroge son miroir : elle enveloppe d'un regard de pitié sa figure pâlie, où ses yeux, sous l'effet de cette surexcitation morale, brillent d'un éclat inaccoutumé. Elle se lotionne d'eau glacée pour effacer les dernières traces d'insomnie.

La torsade de ses cheveux noirs, dépassant la toque de velours qu'elle vient de coiffer, complète les lignes harmonieuses de son profil. Mais, elle ne s'attarde pas à ces détails ; des pensées plus inquiétantes s'agitent dans son cerveau en fièvre. Impossible de rassembler ses idées.

Enfin, elle s'assied à son secrétaire, et la tête dans sa main, comme pour y retenir sa volonté hésitante, elle écrit à Aurèle qu'elle s'en va dans sa famille qui l'a mandée en hâte, le remercie de toutes ses amabilités et l'assure de son meilleur souvenir....

Tout cela sonne si banal, et pourtant, elle n'en peut écrire davantage. Devinera-t-il jamais le combat de cette dernière nuit où elle a vu s'engloutir toutes ses espérances?....

Mais elle n'a pas le temps de s'attendrir sur elle-même. On vient chercher ses malles. Elle commande sa voiture et descend déjeuner ; puis, la voilà en route.

(A suivre). *Jacqueline.*

## Chronique des Oeuvres

(de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste.)

**Le comité des dames auxiliaires du Fonds Patriotique.** — Un comité s'est formé dans la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste pour travailler avec le fonds patriotique au soulagement des familles dont le soutien est parti pour la guerre.

Ce comité est placé sous la présidence d'honneur de Mme Ostell, épouse du lieutenant colonel du 65ème bataillon. Mme Gérin-Lajoie en est la présidente active et Mme Art. Terroux la secrétaire.

Les dames auxiliaires ont des fonctions multiples. Les unes se tiennent avec un dévouement inlassable au comité central dans le Drummond Building, angle des rues Sainte-Catherine et Peel. C'est là qu'elles accueillent les familles qui réclament des secours ; tandis que d'autres dirigent les enquêtes. Puis, s'il est prouvé que ces familles sont en règle pour recevoir leur part du fonds patriotique, des dames auxiliaires se chargent aussitôt de veiller à leur bien être. Elles voient à ce que la rente mensuelle leur soit fidèlement distribuée. Très souvent elles deviennent l'amie de la famille. En tous cas elles en sont les anges consolateurs.

120 familles canadiennes françaises sont actuellement assistées par le fonds patriotique. Une cinquantaine de dames de notre meilleur monde se sont mises jusqu'ici au service de leurs sœurs éprouvées par les rudesses de la guerre, toutes donnent admirablement exemple de patriotisme et de solidarité.

**Cours de diction française.** — Mlle St-Jean, le distingué que nous avons maintes fois applaudie, nous prie d'annoncer les cours gratuits de diction française, qui seront donnés tous les mercredi soir, à huit heures, au Monument National. Nous citons la lettre qu'elle nous adressait ces jours derniers.

“Il est inutile d'insister sur l'utilité de ce cours qui a pour but notre perfectionnement dans l'art de parler notre belle langue française.

Savoir s'exprimer facilement, rendre clairement sa pen-

sée, lire d'une façon intelligente et expressive, c'est un gage de succès que chacune devrait s'efforcer d'acquérir.

La seule condition pour suivre ce cours est de déposer un dollar en s'inscrivant. Cette somme est remboursée à la fin de l'année, à tous ceux qui ont suivi les trois quarts des cours.

La classe se divise en deux catégories : Les élèves qui lisent et récitent et les élèves auditeurs. Toute personne peut suivre ces cours sans pour cela être obligée de lire ou de réciter. Elle écoute les explications, les observations, constate les progrès et bientôt elle passe dans la première catégorie, voulant acquérir, elle aussi, non seulement la théorie, mais aussi la pratique de cet art si important de la parole.

Les succès obtenus au cours des années précédentes sont le plus éloquent témoignage du travail accompli.

Le cours s'ouvrira le mercredi, 7 octobre, dans la salle No 10, du Monument National.

Toutes les jeunes filles faisant partie des différentes associations de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste seront les bienvenues et recevront une attention toute particulière. J'aime à croire qu'elles viendront nombreuses.”

**L'association professionnelle des employées de magasin** fera l'inauguration solennelle de ses cours, dimanche le 11 octobre, à 4 heures P. M., au Monument National, chambre 6. Ces cours, au nombre de trois : cours de comptabilité, cours d'anglais et cours ménagers, sont absolument gratuits ; il suffit pour y avoir droit d'être employée de magasin et d'avoir payé sa contribution à l'Association pour l'année courante.

A cette séance d'ouverture, nous inviterons les patrons, gérants et chefs de département de nos magasins.

Le 29 octobre, aura lieu notre première fête de l'année : partie de euhre, qui sera donnée à l'Assistance Publique. Les billets sont de 50 centins et donnent droit au tirage d'un \$5.00 en or. On peut s'en procurer dès maintenant au Monument National, chambre 14, où l'on peut aussi s'inscrire pour les cours, tous les jours, de 9 heures du matin à 1 heure P. M. Téléphone : Main 7122.

**Association professionnelle des employées de bureau.** — La réunion de septembre, la première de l'année, a eu lieu dimanche, le vingt-sept courant. L'assistance était nombreuse, attentive et bien disposée à tous égards. Après la lecture des minutes de l'assemblée du trente et un mai dernier, la secrétaire de l'Association résuma brièvement les événements graves qui avaient motivé la démission de M. l'abbé Gauthier, le dévoué chapelain de l'Association, et de la plupart des membres du conseil.

Le résultat des nouvelles élections par le conseil, fut ensuite soumis pour ratification à l'assemblée générale, le voici :

Présidente : Mlle Marie-Claire Daveluy.

1ère Vice-Présidente : Mlle B. Maillé.

2ème Vice-Présidente : Mlle Bouthillier.

Secrétaire : Mlle Marie Germain.

Trésorière : Mlle Laura Auclair.

Assist.-Secrét.-Trés. Mlle Blanche Auclair.

Nouvelles Conseillères : Mlles Riendeau, Charest et Dumont.

Après les félicitations d'usage, le nouveau chapelain de l'Association, M. l'abbé Ouellet, Sulpicien, nommé à cette charge, par Monseigneur l'Archevêque, au mois d'août dernier, fit son entrée, acclamé par l'assemblée tout entière. Ses bonnes paroles furent appréciées par l'au-

ditore, et la nouvelle présidente de l'Association, Mlle Daveluy l'en remercia vivement.

La liste des cours annoncés par la présidente, cours d'anglais, de cuisine, d'hygiène et de chirurgie élémentaire, fut couverte de nombreuses inscriptions. Nous en espérons les plus beaux résultats.

Mlle Berthe Marcotte, la sympathique artiste, récita ensuite des vers patriotiques et recueillit des applaudissements enthousiastes.

Le prix de présence, une statuette de la Jeanne d'Arc, de Chapu, fut gagné par Mlle E. Leclair.

**Cercle d'études Notre-Dame.**—Le Cercle d'Études commencera vers la fin d'octobre la série de ses dix réunions annuelles avec causeries sur les questions sociales.

A cause des événements européens, qui ont nécessité même chez nous des mesures extraordinaires de charité, le comité des œuvres s'est réuni dès le mois de septembre, pour décider quelle part il prendra aux œuvres de secours qui se fondent dans notre ville. L'œuvre de la Croix-Rouge obtint tous les suffrages. Mais au lieu de former entre elles un seul comité de couture, les jeunes filles ont résolu d'organiser chacune un groupe parmi leurs amies, ce qui permet d'intéresser un bien plus grand nombre de personnes au soulagement des blessés.

Il fut aussi résolu que le Cercle aide autant que possible à la multiplication de ces petits groupes de jeunes filles, même parmi celles qui ne font pas partie de l'association.

Une première assemblée, tenue aux Écoles Ménagères, réunit au delà d'une vingtaine de directrices de groupes. Plus de 450 morceaux de couture y furent distribués.

Puis, afin de mieux remplir le rôle de propagande sociale qu'il s'est assigné, le Cercle distribua à chacune des jeunes filles, pour être lues à leurs réunions respectives, des petites feuilles de causerie et de conseils pratiques sur les soins aux blessés.

## NOTRE COURRIER

(Des œuvres sociales et féminines à Montréal.)

**Œuvres militaires.** — Toutes les organisations féminines de Montréal s'occupent avec entrain à préparer le nécessaire pour la société de la Croix Rouge. Parmi elles aussi se forment des comités dont les membres sont employées à la visite des familles des militaires qui sont partis pour la guerre, travaillant ainsi avec le "Patriotic Fund."

Plus tard les œuvres féminines verront aux besoins des familles qui seront atteintes par le chômage.

**Le prix des denrées alimentaires.** — La Housewives League s'est fait un devoir d'étudier les causes de la hausse qui majore actuellement le prix des denrées alimentaires. Certains prix en effet ont monté sans qu'une cause proportionnée ait pu être vérifiée.

La Ligue refusera sa clientèle aux marchands qui commettent cette injustice, suivant en ceci l'exemple donné par l'"American Housewives' League."

Le conseil des Métiers et du Travail a récemment pris la résolution de présenter une requête aux autorités gouvernementales, pour solliciter une action sévère contre les accapareurs et les haussiers.

**Caisse de secours.** — L'Union Saint-Pierre a décidé d'accorder aux membres du sexe féminin les avantages d'une caisse spéciale de bénéfices en maladie.

Depuis quelques années, les sociétés de bienfaisance ouvrent leurs portes aux femmes, venant ainsi au devant des exigences créées par les conditions économiques modernes.

## Chronique International

LA LIGUE PATRIOTIQUE DES FRANÇAISES

(L'action de la Ligueuse.)

Avec M. l'abbé Gustave Delattre, aumônier des œuvres à Turcoing, et chargé de présenter un rapport au Congrès catholique de Lille en 1908, je cite comme "la première œuvre qui doit fixer l'attention et bénéficier des sympathies d'une Ligueuse: "la Retraite." La retraite fermée où en face à face avec Dieu, en pleine conscience de ses responsabilités, l'âme se décide à mieux s'orienter vers sa fin. Heureuses de se faire valoir à elles-mêmes, l'incomparable bienfait de la retraite fermée, les Ligueuses considèrent comme un apostolat des mieux placés, d'y entraîner leurs amies et celles de leurs ouvrières et domestiques qu'elles jugent capables d'en tirer profit. Elles s'attachent à rappeler à leurs pères, à leurs maris, à leur fils, à leurs frères qu'eux aussi ont tout intérêt à pratiquer dans la solitude, le "Venite Secorsum" de l'Évangile. Et monsieur l'abbé Delattre continue "Ainsi éclairée, fortifiée, aguerrie par les dons du Cénacle, la Ligueuse est prête à se répandre dans le monde pour le gagner à Dieu. Elle va prendre contact avec un indigent pitoyable. Le monde est pauvre de tout, pauvre de Foi, de Sagesse chrétienne, de Justice, d'Amour vrai, de Dévouement sincère, pauvre de grâce et pauvre de vertu. Il lui faudra beaucoup donner, voilà pourquoi elle s'est abondamment pourvue. Comprendons bien que nous ne donnons que de notre plénitude. Comment éclairer si nous vivons dans les ténèbres? Comment fortifier les autres si nous sommes languissants dans le devoir? Comment échauffer si nous sommes tièdes? Comment sanctifier, si nous ne sommes des saints? Nous voulons renouveler la face de la terre; emplissons-nous d'abord de l'esprit de Dieu et commençons par nous transformer nous-mêmes."

Le premier champ d'action qui s'offre à la Ligueuse, c'est sa propre famille. Le terrain est d'une inépuisable fécondité, il faut le cultiver avec tact et mesure. La Ligueuse s'applique à donner à Dieu, dans cet intérieur, la place qui lui revient en rendant aimable la Religion, en l'étant toujours elle-même. Les plus petits ennuis exigent souvent un certain héroïsme pour qu'on les supporte, tant ils sont fréquents et s'introduisent dans nos vies, d'une manière inéluctable. Le Sauveur a promis: "Les doux posséderont la terre" et la Ligueuse s'en souvient.

Victorieuse en ce premier apostolat, elle se sent gagnée à des désirs de conquête plus vastes et ainsi elle se répand dans sa paroisse.

La Ligue patriotique des Françaises a compris la formule de l'Écriture que "personne ne doit se désintéresser de ses frères" et elle a mis entre les mains de messieurs les curés de France, ses 350,000 chrétiennes comme autant de missionnaires dévouées, prêtes à seconder et à renforcer leur action. Elle comprend que la vie de paroisse est une vie de famille et elle s'applique à la développer autant qu'elle le peut. Elle veille sur les enfants et ses efforts tendent à les arracher à l'emprise

meurtrière de l'École sans Dieu en les atteignant à l'école dominicale, au patronage et surtout par l'École Catholique. Avec tact, elle fait l'éducation des parents, leur démontrant bien qu'en matière d'éducation, ils ont des droits imprescriptibles sur leurs enfants.

Est-il besoin de mentionner les bienfaits qu'à pleines mains, la Ligueuse verse parmi les pauvres? Non seulement, elle leur donne le bon exemple, de salutaires conseils, mais encore profondément convaincue que le peuple ne croit qu'à ceux qui l'aiment, toute son ambition c'est de se faire aimer d'eux. Dieu impose à ceux qu'il comble des dons de la fortune, des devoirs d'apostolat social d'autant plus rigoureux qu'il les décharge du soin de pourvoir à leur avenir et fait affluer en leurs mains des ressources considérables de temps, d'influence et d'argent. Elle est remplie de la compassion que Notre-Seigneur lui-même eut pour les souffrances humaines et elle se livre à une vigoureuse action sociale.

Une brave ouvrière se désole-t-elle de ses insuccès culinaires, elle lui révèle l'école ménagère, lui donne rendez-vous à la prochaine leçon. Elle ne s'en tient pas là, depuis qu'elle a su les maigres ressources du ménage, elle y intéresse quelque œuvre de couchage et amène la pauvre femme à accepter la culture d'un jardin ouvrier et le visite elle-même de temps en temps. De l'air à pleins poumons quelques heures par semaine, des légumes à bon compte sur la table de famille, des fleurs qui embaument dans cette intérieur, jusque là si minable, c'est peu encore au gré de notre infatigable apôtre. Elle parvient à mettre cette famille sur la voie qui la conduit à posséder un jour sa maisonnette, contribuant ainsi à l'œuvre des habitations ouvrières.

Elle n'est pas étrangère, non plus à l'œuvre des mutualités et fait accepter à ses adhérentes, dans le besoin, les types qui conviennent le mieux à leur situation : à celle-ci, une mutualité maternelle, à celle-là, une mutualité familiale. En procurant ces adoucissements, elle ne sacrifie jamais le principal à l'accessoire et le but de ses efforts c'est de communiquer sa foi autour d'elle, de christianiser à fond les âmes avec lesquelles la ligue la met en contact. Le reste, tout le reste, n'est qu'un ensemble de moyens qui, jamais dans son appréciation, ne prendront la place de cette sublime fin, ni ne risqueront de se confondre avec elle. Or, l'adversaire le plus terrible à cette fin, c'est, à cause des armes dont elle dispose, la presse impie qui, sous forme de journaux, de livres, de chansons peut détruire en quelques heures, les résultats de longues semaines d'efforts, la ligueuse lui livre une guerre sans merci par les journaux, les images, etc., qu'elle distribue elle-même.

En un mot, rien n'échappe à l'attention de la ligueuse quand il s'agit de faire œuvre de bien, et même dans les actes les plus courants de sa vie sociale, elle ne perd pas occasion d'exercer son apostolat. On peut tellement plus qu'on ne le croit faire acte d'apostolat, par exemple en ne précipitant pas la livraison d'une toilette, en encourageant le petit commerce, etc....

#### *Pour préparer l'avenir.*

La Ligue a apporté une attention particulière aux cercles d'étude de jeunes filles. Mme Willemain, dans son rapport au congrès de 1909, traduit l'espérance qu'on a fondé sur eux : "Oh la bonne femme du 20e siècle que les cercles d'étude vont nous former. Je lui vois l'allure vive, indépendante, énergique : la multitude des idées qu'elle remue en fait une humanitaire et une édu-

catrice ; elle en fera en même temps une femme de charme ; si les salons du 18e siècle ont disparu, elle en formera d'autres où l'on débitera moins de jolis propos mais où l'on causera avec plus de savoir, plus d'intelligence, plus de sens moral, plus de respect de soi-même et des autres. Et ces chrétiennes fortes et convaincues au catholicisme intégral et éclairé, feront de leur foyer un centre rayonnant d'apostolat, qui atteindra et réchauffera tous ceux qui s'en approcheront."

Et il y aurait ainsi à citer et à citer encore... Tout cela c'est l'action qu'exercent les membres de la ligue patriotique des Françaises, car non seulement elle est une école d'apostolat, comme le dit M. l'abbé G. Delattre, mais encore elle est un foyer d'où rayonne une douce et forte influence, une forteresse d'énergies féminines, une pépinière d'œuvres, un arsenal de munitions pour tous les bons combats ; elle est surtout un lien. "sur le vaste champ d'action catholique, sont éparpillées une foule d'œuvres, très diverses de but, d'importance, d'organisation. Elles font penser aux épis d'or fauchés par des mains laborieuses sous un soleil de feu, à l'époque des moissons. Ils sont là, épanchés à terre attendant d'être assemblés en lourdes gerbes, qui enrichiront le grenier du père de famille et bientôt broyés sous la meule, deviendront le pain blanc dont nous nous nourrissons. Nos œuvres, elles aussi sont destinées à nourrir notre vie sociale catholique en même temps qu'elles témoignent de notre foi, mais cet aliment sera d'autant plus substantiel que plus compact, plus aggloméré. Il faut pour cela que nos œuvres soient fortement unies entre elles, en un faisceau insaisissable à la division et à l'émiettement." Et M. l'abbé Delattre termine en disant qu'il appartiendrait à la Ligue d'être le lien groupant en une puissante fédération, toutes les œuvres féminines.

Le rapprochement s'impose pour apprécier notre Ligue à nous, la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. N'avons-nous pas à notre disposition, tous les moyens pour être des apôtres de l'apostolat social, et ne devrions-nous pas y répondre dans la mesure de notre capacité? Ne devrions-nous pas chacune, poser, si humble soit-elle, notre pierre à l'édifice du bonheur social? Au fond, si tant d'existences sont désolées et ternes, sans cause apparente, puisque tout semble leur sourire, c'est qu'aucun effort généreux n'est à la base, qu'aucune impulsion noble ne vient soulever un égoïsme, ou combler un vide qui tue, c'est qu'on se sent inutile et médiocre. Ah ! la grande souffrance n'est-elle pas de passer sans laisser une trace bénie, sans jeter l'humble grain que la bonté de Dieu fait lever et l'une des pires malédictions de ce monde n'est-elle pas de vivre pour soi?

Certes, les circonstances n'exigent pas de nous, l'apostolat des membres de la Ligue patriotique des Françaises, mais ne vaut-il pas mieux prévoir afin de prévenir?

Le temps est difficile, au loin l'orage gronde

Et je ne sais quel souffle a passé sur le monde.

Il est des ennemis cachés dans les buissons

Qui dès qu'un cœur s'éveille, y jette leurs poisons

Ils ont fui la lumière, et, perfides apôtres

Où leurs pas sont tombés veulent traîner les autres.

Gardons le souvenir de la parfaite ligueuse. Comme elle, essayons de bien comprendre notre devoir et surtout, n'hésitons pas à l'accomplir. Soyons prévenues contre les ennemis qui pourraient surgir "le long des buissons" et, toutes remplies de l'esprit social catholique, soyons, nous aussi, à l'Eglise et à la Patrie une "garde qui ne se rend pas."

*Berthe Dalys.*

## CHOSSES D'ÂME

On vient d'ouvrir pour le public les cahiers intimes de Mme Lucie Félix-Faure-Goyau et d'en extraire un volume de méditations, de réflexions et de prières où se résument vingt années de sa vie intérieure (1).

Avec les notes rapides de son *Journal*, qui sont si importantes pour la connaissance de son âme, il y a là des pages achevées, destinées sans doute à l'impression prochaine, où l'on goûte toute la délicatesse et la grâce ailée de son talent. Elle n'a rien écrit, peut-être, de plus exquis que le chapitre de ce volume sur "les parfums spirituels de l'Ombrie", ou les méditations sur les peupliers et l'étang, les jeux de lumière et les fontaines.

On y découvre bien un des rythmes essentiels de son âme, ce rythme ascendant dont elle aimait à voir le symbole dans le *Saint Jean* au doigt levé de Léonard de Vinci. Dans toute réalité matérielle, Mme Goyau percevait les réalités spirituelles dont elle est la figure et de toute beauté créée son cœur remontait invinciblement à la Beauté incréée dont elle n'est que le reflet.

Si elle rencontre sur sa route un étang paisible fermé par un rideau d'arbres, elle n'a garde de s'arrêter au pittoresque de ce spectacle. Les peupliers qui se tendent hauts et droits vers le ciel malgré le frémissement de leurs mille feuilles légères lui font songer aux âmes qui montent en frémissant dans la lumière, et l'étang calme qui s'expose tout entier à la clarté du jour est pour elle une image de l'âme en oraison qui s'expose à la lumière divine pour la refléter.

Un jour elle s'amuse à suivre dans son salon le cours d'un rayon de soleil qui fait en souriant l'inventaire de ses meubles et bibelots. Se posant tour à tour sur chacun d'eux comme un doigt de lumière, il vient soudain illuminer un tableau, mettant une gloire d'auréole autour d'une Madone et de son Bambino. "Ce fut l'instant précis d'une exaltation" pour la pièce qui se transforma en sanctuaire et aussi pour la pensée de Mme Goyau qui conclut magnifiquement: "Comme le jet de lumière qui les auréola marqua l'heure de la joie pour la paix silencieuse et recueillie, l'heure du bonheur pour nos âmes est celle où le doigt de Dieu fait resplendir en nous une idée éternelle."

La méditation sur les fontaines, d'une charmante sinuosité de ligne, est pleine de ces coups d'ailes. Après avoir dit combien elle les aime pour elles-mêmes et parce qu'elles symbolisent les grandes et pures vérités du monde moral et spirituel, Mme Goyau nous mène devant les abreuvoirs de pierre que l'on rencontre le long de la Voie triomphale dans la campagne de Rome. Et songeant aux triomphes d'autrefois, elle s'apitoie sur les pauvres âmes des vaincus qui passèrent là, enchaînés au char des vainqueurs, et dont aucune compassion ne vint apaiser la soif de justice: "Que de soifs intenses, écrit-elle, il dut y avoir chez les païens avant que de la Montagne les sources divines eussent coulé sur notre vie morale... Tout est changé depuis qu'un Dieu fit de sa voie douloureuse une voie triomphale."

Puis, après divers méandres, sa rêverie évoque le geste de David refusant de boire l'eau des citernes de Bethléem que trois de ses soldats étaient allés lui chercher au

péril de leur vie à travers l'armée des Philistins: "Folie, diront certains. Il faut bien avouer qu'une soif de notre âme s'apaise devant ce spectacle, au moment où David surmonte la soif de ses lèvres. J'ai vu le lieu des citernes. Nous sentons découler sur nous la fraîcheur d'une source invisible." Puis Mme Goyau termine sa délicieuse méditation en faisant allusion à la fontaine la plus précieuse, celle du baptême, où l'âme se purifie et naît à la vie surnaturelle.

Ainsi toujours s'élançant par delà les réalités visibles cette âme que toutes les beautés de ce monde enchantent, parce qu'elle est douée d'un très vif sentiment poétique, mais qu'elle ne captive jamais parce qu'elle est ardemment éprise d'une Beauté plus pure et plus haute.

Les notes du *Journal* de Mme Goyau et ses prières nous permettent d'entrer plus avant encore dans son intimité. A l'aide des extraits qu'on en avait donnés naguère dans diverses revues, nous avons déjà essayé d'esquisser son portrait moral (1), mettant spécialement en lumière la profondeur et la richesse de sa vie intérieure, son exquise charité, son amour des âmes et son admirable zèle apostolique. On nous permettra de ne pas y revenir et de renvoyer simplement nos lecteurs à ces pages intimes, écrites avec une émouvante sincérité par celle qui avait "toujours peur que ses paroles valussent mieux qu'elle-même".

"Orienter sa vie, écrit-elle dans son *Journal*, tout est là. Le joli mot qu'orienter! Il exprime la direction vers la lumière. En ses syllabes il flotte de l'amour. Orientons nos vies, orientons nos âmes. Que la Lumière pénètre en nous!" L'amour de la lumière qui éclate en ces lignes est un des traits caractéristiques de la physiologie de Mme Goyau. Elle aimait à répéter le mot de Goethe expirant: "Plus de lumière, plus de lumière!", et celui de Schiller: "Ouvrez les fenêtres", qu'elle complétait ainsi: "Ouvrez les fenêtres sur l'au-delà!" La lumière d'ici-bas, elle l'aimait pour elle-même, pour sa pureté, pour son éclat, pour son pouvoir de transfiguration. Elle l'aimait surtout comme le symbole de la Lumière invisible, comme le reflet de Celui qui est la splendeur du Père et l'éclat de sa substance et qui "illumine tout homme venant en ce monde". C'est vers cette Lumière incréée qu'elle a orienté toute sa vie, et l'on peut dire qu'elle a été toute pénétrée de ses rayons.

Elle ne s'est pas contentée d'en jouir pour elle-même. Ame éminemment conquérante, elle s'est efforcée de faire rayonner le Christ autour d'elle. Et, au témoignage de ceux qui l'ont intimement connue, elle a éclairé bien des âmes. On ne s'en étonne point lorsqu'on voit avec quel soin elle écartait ce qui en elle pût faire obstacle à la diffusion de la Lumière divine qu'elle portait en son cœur. Cet obstacle, la disciple de sainte Catherine de Sienne et de sainte Gertrude l'avait aperçu nettement dans le moi humain. Elle savait que Dieu n'agit pleinement que par ceux qui consentent à n'être que ses instruments et à lui rapporter toute la gloire de ce qu'il fait par eux sans en rien retirer pour eux-mêmes. Son *Journal* nous la montre constamment préoccupée de purifier son action apostolique de tout alliage personnel. Elle aime à prosterner son néant devant l'Être et à confesser sa faiblesse afin que, suivant le mot de Fénelon, "Dieu la tourne en force désappropriée". C'est dans cette humilité pratique et ce détachement de soi que réside le secret de la fécondité de son apostolat.

J. Laureo.

(La Semaine Littéraire.)

(1) *Chose d'âme*, par Mme Lucie Félix-Faure-Goyau. In-12, 3 fr. 50. Perrin, 35, quai des Grands-Augustins, Paris.

(1) Voir *Semaine littéraire* du 18 janvier 1914.

## OEUVRE DE SECOURS

*Pour les victimes de la guerre en Belgique.*

Voici une partie de la lettre reçue par M. H. Prud'homme, Directeur-Général de la Société Canadienne d'Entreprises Générales à Montréal de M. Jadot, une personnalité en vue du monde financier de Belgique qui est aussi Membre du Conseil d'Administration de l'Acadia Coal Company en Nouvelle-Ecosse, de la Belgo-Canadian Pulp & Paper Company à Shawinigan Falls, de la Brazeau Collieries d'Alberta et de la Société Canadienne d'Entreprises Générales de Montréal.

“Vous ne pouvez vous imaginer la misère affreuse dans laquelle tout notre beau pays sera dans quelques semaines; je puis vous assurer, sans exagération aucune, que nos braves cultivateurs des Ardennes et de la Hesbaye mourront de faim par centaines, par l'impossibilité absolue de se procurer un morceau de pain. Il y a actuellement à Ostende plus de 500 familles qui ont fui la dévastation du riche pays de Warenne et de Tirlemont, sans un sou, sans un vêtement autre que celui qu'elles portaient; elles sont logées dans les cabines de bain, au parc public, et reçoivent deux fois par jour une soupe préparée par la Municipalité! Combien de temps cela durera-t-il? A Bruxelles il y a des milliers de réfugiés dans le même cas, et l'armée Allemande a requisitionné tous les vivres! Les champs ravagés, le bétail complètement tué, ne permettront pas à toute cette population de se procurer de quoi vivre avant un an!

Il est donc indispensable que de partout la charité nous vienne en aide. Notre pays est trop petit, les fortunes y sont trop entamées par la guerre et l'occupation allemande pour que nous puissions seuls soulager cette infortune que nous subissons, au moins autant pour la France et l'Angleterre que pour nous-mêmes.

Voudriez-vous tâcher d'intéresser quelques personnalités canadiennes et quelques journaux influents au malheureux sort de notre brave population? Le Canada est riche et généreux; qu'il nous vienne en aide. Il faudrait une souscription publique pour affréter un bateau qui nous apporterait de la farine (pas de blé car nos moulins seront en grande partie démolis), du lard, du bon pork and beans national en quantité, du sel, des vieux vêtements et chaussures, et des grosses couvertures et des cotonnades de la qualité la plus ordinaire. Juste l'indispensable pour empêcher nos pauvres paysans ruinés de mourir de faim et de froid cet hiver.

Si le Canada veut en profiter pour faire une réclame en faveur de l'émigration de nos cultivateurs vers ses riches provinces de l'Ouest l'occasion sera très bonne, et il obtiendra facilement un grand nombre de travailleurs

de premier ordre, que l'adversité aura encore rendus plus ardents à la besogne.

Au besoin publiez ma lettre dans les journaux; le Canada nous aidera certainement. C'est notre paisible Belgique qui supporte toute l'horreur du cataclysme.”

A la suite de cet appel urgent et d'accord avec M. Goor, Consul-Général de Belgique à Ottawa, il a été décidé par plusieurs notabilités canadiennes, par des citoyens belges résidant au Canada et des citoyens canadiens d'origine belge, d'organiser une œuvre de secours.

Un comité général ayant son siège à Montréal et des sous-comités dans les différents centres du Canada recueilleront des vivres, des vêtements ainsi que des dons en argent, qui seront mis à la disposition du Gouvernement Belge pour être distribués en Belgique. Les dons en argent seront affectés à des achats au Canada ainsi qu'à l'expédition en Belgique.

Le Comité fera appel à la générosité non seulement des Belges, mais de tous les résidents au Canada. Les dons en nature peuvent être remis dès à présent à M. H. Prud'homme, 59, rue Saint-Pierre, Bureau 70, Montréal, qui a accepté, à la demande du Consul-Général de Belgique de remplir les fonctions de Secrétaire-Trésorier honoraire du Comité Général jusqu'à organisation définitive de ce Comité.

Les dons en argent peuvent être remis, soit au même M. Prud'homme, soit à M. Goor, Consul-Général de Belgique, 173, avenue Daly, à Ottawa, soit à M. Clarence I. de Sola, Consul de Belgique, 20, rue Saint-Nicolas, qui en accuseront la réception.

## Ce qui renait toujours

Vous avez vu une forêt abandonnée à la cognée du bûcheron; tout paraît mort, dévasté, stérile; les vieux chênes sont tombés, et leur feuillage desséché jonche le sol d'alentour; leurs troncs mutilés gisent à terre; rien n'est épargné, et jusqu'aux jeunes rejetons qui croissaient à l'ombre de leurs ancêtres semblent entraînés dans la ruine commune. Et cependant, rien n'a péri! De ces cépées que la hache a découronnées, la sève et la vie vont jaillir de nouveau. Tout renait, tout pousse, tout s'élève et reverdit. Au bout de quelques années, vous repassez, vous retrouvez d'épais ombrages, une végétation féconde, partout la fraîcheur, la jeunesse, la beauté et l'impérissable témoignage de la vitalité dont Dieu a doté la nature!

Ainsi et plus vivace encore renait, du sein déchiré mais inépuisable de l'Eglise, la race des serviteurs et des servantes de Dieu.

Montalembert.

Français, Anglais, Mathématiques, Lettres,  
Sciences, Branches Commerciales, etc.  
Classes et Leçons Privées.

**Auguste et Paul Charbonnier**

384 Parc Lafontaine

Tél. Saint-Louis 6531.

Dentelles françaises faites à la main.  
Manufacture en France.—Dépôt à Montréal.

**Mme C. VIGNAL**

Spécialité de rideaux, cols et guipure d'art,  
broderies, Toiles des Vosges, linge de table.  
Réparation et mise à neuf, Importation directe, leçons. — Parfumerie Deletrier, Paris.  
770 St-Denis, Montréal.

TELEPHONE BELL EST 5318.

A LOUER



## VOS YEUX

Chose à voir! ...  
Et à prévoir! ...

S'ils vous causent  
quelques ennuis?

Faites-les examiner par

**P. G. MOUNT**

OPTICIEN, OPTOMETRISTE  
944 St-Denis, près Rachel  
BUREAU 1 à 8 hrs.  
Phone St-Louis 1088



## SAPHO

tue PUNAISES  
et COQUERELLES  
et prévient

les MALADIES  
CONTAGIEUSES



## DERY

FOURNIT A PLUS DE

**40,000**

CANADIENS

LES GRAINES DE SEMENCES

Les mieux adaptées à notre  
climat.

Gratis sur demande, le catalogue fran-  
çais le plus complet du pays. GRAINES,  
PLANTES, OUTILS DE JARDINAGE de  
toutes sortes, etc.

**Hector L. Dery**

21 NOTRE-DAME EST, MONTREAL

Téléphone Main 3036

## "Au Bon Marché"

"A qualité égale, nos prix sont toujours  
les plus bas."

En venant directement "Au Bon Marché"  
la clientèle sait qu'elle y trouvera assurément  
ce qui se fabrique de mieux en fait de  
nouveau, et ce aux plus bas prix.

Par leur situation respective et exception-  
nellement avantageuse, autant que par la  
variété et surtout la qualité de leurs mar-  
chandises, nos comptoirs présentent toutes  
les meilleures conditions à la femme souci-  
euse de sa personne autant que de sa bourse.  
Mesdames, Prenez l'habitude d'acheter  
"Au Bon Marché," et vous y gagnerez.

625, rue Ste-Catherine Est, angle Montcalm.  
LETENDRE, FILS & CIE.

## HENRY BIRKS & SON, Limited

**Philips Square**

Fabrication, réparation d'articles d'églises  
Insignes de société, Croix, etc.  
Une spécialité de dorure et placage.  
Commandes respectueusement sollicitées.

Pour vos lunettes et lorgnons, allez chez  
**J.-J. MARCHAND**, Opticien Diplômé.  
282 Ste-Catherine Est. Près St-Denis.  
Téléphone Est 1996.

**DOCTEUR ERNEST CHARRON,**

Chirurgien-Dentiste.

144, rue St-Denis, — — — Montréal.  
Téléphone Est 410.

**LIBRAIRIE SAINT-LOUIS,**  
Papeteries, Fournitures de Bureaux, Livres,  
Articles Religieux, Impressions, Relieure.  
Norbert Faribault, prop. Tel. Est 2660.  
288, rue Ste-Catherine Est, - - - Montréal.

**MAYRAND, LORANGER, ECREMENT  
et MELANCON, Notaires,**  
Edifice de la Banque Nationale,  
99 St-Jacques, Montréal.

## POULIN & CIE,

VOLAILLES, GIBIERS, ŒUFS.

39, Marché Bonsecours. — Tél. M. 7107

## Banque Provinciale DU CANADA

Nombre de Déposants, plus de 45,500.  
Bureau-Chef à Montréal et 66 succursales  
dans les Provinces de Québec, Ontario et  
Nouveau-Brunswick. La seule Banque, en  
Canada, ayant un Bureau de Contrôle  
pour son département d'épargne.  
M. H. LAPORTE, Président de la Banque,  
Sir Alex. LACOSTE, Président du Bureau  
de Contrôle, de l'Épargne,  
M. Tancrede BIENVENU, Vice-Président,  
Gérant général.

SUCCURSALES à MONTREAL:

Rue Ste-Catherine, angle St-Hubert.  
" " " " " Dorion.  
" " " " " à Maisonneuve.  
" Notre-Dame, angle Richmond.  
" " " " " Vinet (Ste-Cunégonde)  
" Beaubien " Huntly.  
" Ontario " Panet.  
" Rachel " St-Hubert.  
" Roy " Egl. St-Ls de France.  
" Daniel " Boyer (St-Arsène).

## ROUGIER FRERES

Cie Incorporée.

IMPORTATION de  
PRODUITS FRANÇAIS

63 Notre-Dame Est, Montréal.  
32 Boulevard de la Bastille, Paris

La Cie de CHARBON SCRANTON  
Lacoste & Cie, Gérants, 78a St-Denis.  
Nous garantissons seulement le Charbon  
Scranton que nous vendons.

AUX MODES AMERICAINES

Madame A. THERIEN.

Chapeaux importés de Paris, Plumes  
262, Ste-Catherine Est, — Tel. Est 4163

A LOUER

Tél. Bell, Est 6400.  
**J.-B. BAILLARGEON,**  
(EXPRESS)  
La plus grande organisation de transport  
329, rue Ontario, Est. — — Montréal.

Tél. Main 7767.

**LIBRAIRIE NOTRE-DAME**

RELIURE, IMPRESSIONS.

26, rue Notre-Dame, Ouest, Montréal.

**Mde R. MacMILLAN**

ELEVE DE DELATTRE, (PARIS)

DELAJERRIERE, PARIS

VANNINI, (FLORENCE)

POSE DE VOIX. REPERTOIRE.

35 rue Bishop Tel. Uptown 5679

Reçoit mardi, mercredi, vendredi.

**T. G. LEMAIRE,**

ASSURANCE CONTRE LE FEU

Bâtisses, Stocks, Mobilier, Automobiles.

48 Adam, Maisonneuve — Tél. Lasalle 229.



AUTOMOBILES

**HUDSON & STUDEBAKER**

Modèle 1914

Actuellement en exposition à nos nouvelles  
salles de vente. 180 rue Amherst.

UNE VISITE EST SOLICITÉE

**Legaré, Gadbois Automobile  
Limited**

## Lamontagne Limitée

Bloc Balmoral, N-Dame Ouest,

HARNAIS, VALISES,  
SACS DE VOYAGE,  
SELLES, Etc.

Venez voir nos échantillons  
et demandez nos prix.



Exigez cette marque sur  
vos harnais, sacs de voyage.

Le magasin pour la confection  
par excellence.

Toujours un étalage des plus hautes nou-  
veautés, comprenant

MANTEAUX, COSTUMES, ROBES DE TOILETTES,  
BLOUSES, etc, d'une élégance et d'un chic  
incontestables.

Les Dames sont invitées à visiter  
cette installation où elles trouveront à satis-  
faire leurs goûts les plus distingués.

**P. Lafrance & cie,**

LIMITÉE.

en face de l'Université Laval

128 ST-DENIS, Montréal.

Mères de famille, ouvrières, commis, jeune fille  
DEPOSEZ VOS ECONOMIES A

## La Banque d'Épargne de la Cité et du district de Montréal

Fondée en 1846

DIRECTEURS:

J.-ALD. OUMET, Président, Hon. R. MACKAY,  
Vice-Président, R. BOLTON, G.-N. MONCEL,  
ROBERT ARCHER, Hon. R. DANDURAND, Hon.  
C.-J. DOHERTY, Sir LOMER GOVIN, Dr DONALD  
HINGSTON, F.-W. MOLSON.

Bureau-Chef et 14 Succursales à Montréal.

La seule Banque incorporée en vertu de  
l'Acte des Banques d'Épargnes faisant af-  
faires dans la Cité de Montréal. Sa charte  
(différente de celle de toutes les autres ban-  
ques) donne toute la protection possible à  
ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir des  
épargnes, quelques petites qu'elles soient,  
des veuves, orphelins, commis, apprentis et  
des classes ouvrières, industrielles et agri-  
coles, et d'en faire un Placement sûr.

A. P. LESPÉRANCE, gérant

Demandez une de nos petites Banques à  
Domicile, ceci vous facilitera l'Épargne.

Faites vos achats à nos magasins et épar-  
gnez de l'argent.

### Dupuis Frères

"Le Magasin du Peuple".

RUE STE-CATHERINE, COIN ST-ANDRÉ.

Pour votre santé et  
celle de vos enfants

Servez-vous des produits de la  
maison

## J.-J. JOUBERT, LIMITEE

Ils sont de qualité  
SUPERIEURE.

**LAIT CLARIFIÉ ET  
PASTEURISÉ,  
CRÈME, BEURRE,  
ŒUFS,  
CRÈME A LA GLACE**

**J.-J. Joubert,**  
LIMITEE  
975 Rue ST-ANDRÉ

LEROUX, DAIGNAULT & BRAULT,  
Limitée.

Marchands et Manufacturiers  
De meubles, tapis, prélatris, rideaux, dra-  
peries, poêles, etc.

SPÉCIALITÉ:

Ameublements et fournitures pour églises,  
couvents, écoles, etc.

637-639 STE-CATHERINE EST.

Téléphone Est 7330-7331.

LUNETTES et VERRES  
AJUSTEMENT PARFAIT  
Rod. CARRIERE, Henri SENECAI,  
Opticiens et Optométristes.  
205-207, Sainte-Catherine, Est.



Entre Ste-Elisabeth et Sanguinet.  
Les méthodes modernes  
pour l'examen des yeux  
veulent dire une connais-  
sance précise des défauts  
qui affectent la vue et la  
correction obtenue par  
l'emploi des verres correc-  
teurs donnant satisfaction. Salons privés pour  
l'ajustement des yeux artificiels aussi pour la  
correction des yeux par les verres appropriés.

CONSULTATIONS.—A l'Hôtel-Dieu, de  
9.30 à 11 heures, par R. Carrière, excepté les  
mercredi et samedi. Aux Salons d'Optique,  
de 9 a.m., à 8 p.m., par Rod. Carrière, de  
1 p.m., à 5 p.m. — Téléphone Bell Est. 2257.

## Broderie Artistique

Toutes sortes de broderies à la main.

BRODERIE D'ÉGLISE

Catalogue envoyé franco pour - - 25cts

**RAOUL VENNET**

642, ST-DENIS, MONTREAL.

Tél. Est 3065.

DEPOT DE MUSIQUES FRANCAISE

## Les Pilules Rouges Pour les femmes PALES et FAIBLES

— ET —

LES CONSULTATIONS GRATUITES  
DES MEDECINS DE LA COMPAGNIE  
CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Les Pilules Rouges sont une spécialité pour  
les maladies particulières à la femme et tou-  
tes les femmes qui souffrent devraient se  
procurer immédiatement ce remède, et le  
prendre avec confiance. Les Pilules Rouges  
sont en vente chez tous les marchands de  
remèdes. Prix 50 cts la boîte, six boîtes pour  
\$2.50.

Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour  
toutes les femmes, qui désirent prendre les  
Pilules Rouges, de consulter nos médecins;  
cependant, nous ne saurions trop conseiller  
à celles qui souffrent depuis longtemps, et  
qui se seraient découragées, de venir voir nos  
médecins, à leurs bureaux, No 274, rue St-  
Denis, ou de leur écrire pour apprendre ce  
qu'elles doivent faire dans leur cas, pour  
aider l'action des Pilules Rouges. Les con-  
sultations de nos médecins sont tout à fait  
gratuites et se donnent tous les jours, excepté  
le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heu-  
res du soir.

Compagnie Chimique Franco-Américaine,  
274, rue Saint-Denis, Montréal.

Au tout premier rang sont

## LES CONSERVES DE FRUITS

### ET DE LEGUMES

de la marque



## GAZELLE

Elles ont conquis la faveur populaire  
et s'y maintiennent.

Tél. Bell Est 1235      Tél. March. 563  
Tél. Privé du Gérant: Est 513

## La Société Coopérative de Frais Funéraires

242, Ste-Catherine Est  
W.-A. WAYLAND, Sec.-Gérant

TAUX D'ABONNEMENT

De naissance à 5 ans \$1.00 par année,  
Police acquittée après 25 ans.  
De 5 ans à 30 ans \$0.75 par année,  
Police acquittée après 25 ans.  
De 30 ans à 45 ans \$1.00 par année,  
Police acquittée après 20 ans.  
De 45 ans à 55 ans \$1.50 par année,  
Police acquittée après 15 ans.  
De 55 ans à 65 ans \$2.50 par année,  
Police acquittée après 10 ans.

Les personnes âgées de 65 ans ou plus  
peuvent être acceptées comme abonnées en  
payant les années en arrière.

Pour les prix ci-dessus mentionnés, la  
Société s'engage : 1° à faire l'ensevelisse-  
ment; 2° à fournir la robe pour l'ensevelis-  
ment; 3° à fournir une belle décoration de  
la chambre mortuaire; 4° un cercueil fini en  
bois de rose ou couvert en drap; 5° un cor-  
billard à deux chevaux pour conduire le  
corps, de la maison à l'église, et de l'église  
au cimetière de la ville; 6° une voiture dou-  
ble; 7° à faire chanter une grand'messe tous  
les ans, dans le courant du mois de novem-  
bre, pour les abonnés défunts, dans toutes  
les paroisses de la ville de Montréal.

N. B. — Les bénéfices ci-haut représentent  
la valeur de cinquante dollars.